

N° 763

~ DIMANCHE 16 JUILLET 1911 ~

Prix : 15^c

Journal des Voyages

JOURNAL HEBDOMADAIRE

146, Rue Montmartre, PARIS (2^e)



et des Aventures de Terre et de Mer



La Vengeance de Lia

GRAND RÉCIT AFRICAÎN, par G. NOHMANT

« Et d'un !... » s'écria le chef de Soubré en voyant sa victime tomber comme une masse, écrasant sous son poids la marmite contenant le vin de palme qu'il venait de lui offrir traîtreusement.

Prix des Abonnements

TROIS MOIS

Paris, Seine et S.-et-O. 2 50
Départ. et Colonies. 2 50
Etranger. 3 fr.

SIX MOIS

Paris, Seine, S.-et-O. 4 fr.
Départ. et Colonies. 5 fr.
Etranger. 6 fr.

UN AN

Paris, Seine, S.-et-O. 8 fr.
Départ. et Colonies. 10 fr.
Etranger. 12 fr.

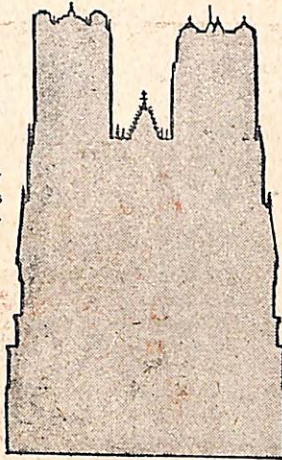
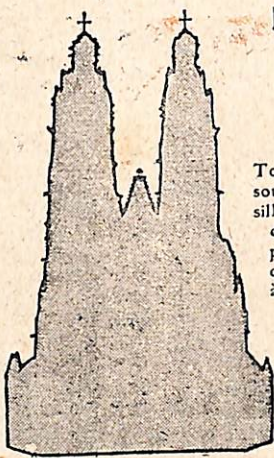
Le montant de l'abonnement doit être adressé par mandat-poste ou mandat-carte à M. le Directeur du Journal des Voyages, 146, rue Montmartre, Paris. Les paiements en timbres-poste sont acceptés mais en timbres français seulement.

CONCOURS DE JUILLET

LES SILHOUETTES DE CATHÉDRALES

TROISIÈME SÉRIE

Tout à tour nous faisons défiler sous vos yeux, chers lecteurs, des silhouettes représentant dix cathédrales des plus connues et des plus réputées. Quelles sont celles que l'on voit ici ? Les réponses à chacune des séries de ce concours devront être libellées ainsi : 1^{re} série. Ces cathédrales sont celles de (telle et telle ville) et ainsi de suite pour les autres séries.



Nos Titres et Tables

Nos abonnés de six mois et d'un an reçoivent gratuitement, à la fin de chaque semestre (31 mai et 30 novembre), les couvertures, titres et tables du Journal des Voyages. Ces tables des matières, établies avec le plus grand soin et suivant un plan très pratique, comportent deux classements, l'un géographique, l'autre par noms d'auteurs. De cette façon on peut retrouver instantanément les articles qu'on désire consulter. Enfin, elles sont suivies d'une liste de tous les noms d'explorateurs, voyageurs ou coloniaux cités dans le semestre. Ces titres et tables sont envoyés franco à nos lecteurs contre 0 fr. 20 en timbres-poste.

MARCHE A SUIVRE

Ce Concours comportera cinq séries. Les solutions de ces cinq séries devront nous parvenir, ensemble et sur une seule feuille, au plus tard le lundi 7 Août 1911. Toute solution parvenant séparément ou passé ce délai sera considérée comme nulle. Les concurrents devront mentionner, en tête de leurs solutions, leurs noms et adresses, et coller au-dessous une bande d'abonnement ou les cinq bons de concours qu'ils trouveront au bas de la dernière page des numéros de Juillet, puis les adresser, sous enveloppe

affranchie, à M. Henri BERNARD, Service des Concours du « Journal des Voyages », 146, rue Montmartre, Paris. Le palmarès et les solutions de ce concours seront publiés dans le numéro du 10 Septembre.

Nous prions instamment nos lecteurs de n'adresser à M. H. Bernard ni envoi recommandé, ni mandat-poste, ni correspondance étrangère aux concours. Nous rappelons qu'aucune rectification faite après l'envoi des solutions ne saurait être admise.

Le "Journal des Voyages" et la "Ligue d'Education Nationale"

APPEL A NOS JEUNES LECTEURS

L'APPEL que le Journal des Voyages a fait entendre à cette même place il y a huit jours, en exposant le plan d'action de la Ligue d'Education Nationale, s'adressait principalement aux adultes, aux hommes faits, aux parents.

Aujourd'hui, c'est à ses jeunes lecteurs qu'il veut parler ici.

N'est-ce pas eux, surtout, qu'intéresse cette Ligue d'Education Nationale qui vient de se former, puisque c'est d'eux qu'elle veut faire des vaillants, des énergiques, des « débrouillards ».

Qu'est-ce donc qu'un débrouillard ? C'est celui qui, par une constante pratique des sports utilitaires, a acquis la souplesse et la vigueur physiques, l'énergie morale, le sang-froid, la rapidité de coup d'œil et de décision, propres à lui permettre de se tirer d'affaire ou d'agir au mieux dans tous les cas embarrassants, dans toutes les situations critiques de la vie.

Un débrouillard, c'est celui qui, tel un héros de Boussonard, saura faire face au danger et parer à toutes les difficultés ; c'est celui qui, sûr de ses muscles et de son cerveau, faisant bon marché de sa vie, n'hésitera pas à affronter le péril pour sauver une existence.

A vrai dire, le mot n'est pas nouveau. Depuis des années déjà la Société des Sports Populaires forme des « débrouillards ».

Fondée en 1905, sous la présidence d'honneur de M. Liard, vice-recteur de l'Académie de Paris, membre de l'Institut ; ayant pour président M. Pierre de Coubertin et pour vice-présidents M. Morlet, proviseur honoraire, et le commandant P. Renard, la Société des Sports Populaires a été créée dans le but de répandre le goût et l'habitude de l'activité sportive individuelle.

Chaque année elle ouvre à tous les jeunes

gens des épreuves de course, saut, lancer, escalade, natation, escrime, boxe, tir, marche, équitation, aviron et bicyclette, et délivre aux candidats qui ont obtenu le nombre de points voulus un diplôme consacrant leur qualité de « Débrouillards ».

Forte de l'appui de la Société des Sports Populaires et du Camping-Club Français, la Ligue d'Education Nationale s'inspire en partie des mêmes idées.

Mais elle ne se contentera pas d'encourager et de consacrer l'éducation sportive de la jeunesse, elle veut aussi aider à son éducation morale et virile. Elle veut faire des débrouillards et en même temps des patriotes, et nous sommes certains de contribuer grandement au succès de sa généreuse entreprise en nous adressant à nos jeunes lecteurs.

Car l'initiative qui doit présider à la formation de ces petits groupes de « boys scouts français », ou plutôt de « débrouillards », — que nous avons le ferme espoir de voir naître et se multiplier, — ce n'est pas tant l'initiative des adultes instructeurs, c'est surtout, à notre avis, celle des jeunes gens eux-mêmes. C'est sur leur bonne volonté que nous comptons, c'est à eux que nous faisons appel. C'est d'eux, c'est de la jeunesse française, ardente, enthousiaste, généreuse, que doit venir le mouvement qui veut créer la Ligue d'Education Nationale.

Donc, que ceux de nos lecteurs qui ont le désir d'acquiescer toutes les qualités et connaissances qui font un vrai « débrouillard » ; que ceux qui ont l'ambition de devenir de véritables hommes adroits, audacieux, chevaleresques ; que ceux, en un mot, qui veulent être de bons Français, forment un petit groupe de trois, quatre ou cinq camarades ; qu'ils réunissent leurs bonnes volontés et cherchent autour d'eux l'ainé — parent, ami ou professeur —

capable de leur servir de guide et d'instructeur, qu'ils lui fassent part de leur désir et lui disent de se mettre en rapports, au nom de leur petit groupe, avec la Ligue d'Education Nationale. En écrivant au secrétaire général de la Ligue, M. Rodriguez, 29, rue de Provence, à Paris, l'aspirant instructeur recevra une première orientation qui lui permettra de se mettre courageusement à l'œuvre.

Choisi par ceux-là mêmes qu'il devra instruire, il n'en aura que plus de cœur à la tâche et, guidé par le manuel que se propose de publier la Ligue d'Education Nationale, secondé et stimulé par l'ardeur de ses jeunes élèves en débrouillardise, il n'aura pas de peine à réussir.

Quel sera le programme d'instruction des Débrouillards ? La place nous manque pour l'exposer ici aujourd'hui et, d'ailleurs, nos jeunes lecteurs pourront l'apprendre en s'adressant à la Ligue.

Qu'ils sachent que ce programme sera des plus variés et des plus attrayants. En s'y conformant, ils croiront un peu vivre ces romans d'aventures dont la lecture les passionne si fort.

En se jouant, ils apprendront comment on devient un vrai voyageur, comment on acquiert les qualités et les connaissances indispensables à l'explorateur ; ils connaîtront les joies incomparables du cow-boy vivant sous la tente, dans l'immensité des plaines, et les émotions du batteur d'estrade lancé sur la piste de l'homme ou de la bête qu'il poursuit. Ils éprouveront les sensations qui font les hommes d'endurance, ils développeront leurs qualités d'action et d'observation. Et c'est en se distrayant, comme jamais ils ne se sont distracts, qu'ils travailleront au perfectionnement de leur individualité, et, par là même, au perfectionnement de la race française.

La Vengeance de Lia

Scènes de la Vie d'Afrique

Par G. NOHMANT

Le roman africain que nous commençons aujourd'hui n'est pas une œuvre d'imagination. Les détails concernant les indigènes sont donnés par un témoin qui a vécu de leur vie pendant de longues années; les faits par lui cités sont authentiques; les personnages, nommés de leurs vrais noms, sont, pour la plupart, encore vivants.

Si, parfois, il s'agit d'événements que l'auteur n'a pu connaître de visu, ces faits lui ont été racontés par des indigènes dont il a soigneusement contrôlé les témoignages, les obligeant à les multiplier en les rapprochant les uns des autres pour arriver à dégager complètement la vérité de la légende.

Comme les rares Européens qui figurent dans ce récit sont laissés au second plan et que le principal rôle est dévolu aux nègres, l'auteur, pour faire parler des personnages, n'a pas voulu fatiguer les lecteurs d'élisions incompréhensibles ou de tournures de phrases défectueuses. C'est une adaptation exacte quoique libre de la pensée des indigènes qu'il a faite.

Ne soyez donc point surpris de leur voir attribuer des phrases à peu près claires au lieu d'un mot à mot fastidieux...

Voilà, chers lecteurs, ce que nous avions à vous dire de la part de l'auteur. « Ça y a bon pour Blancs et si li amusé vous, li gagné content »

CHAPITRE I

LE CRIME DE SOUBRÉ¹

Pour la troisième fois, le sorcier de la tribu jeta comme des dés sous l'ombre de l'arbre fétiche les kolas rouges et blancs; pour la troisième fois, agitant les ferrailles et les sonnettes pendues à son cou et sa ceinture, il prononça ces paroles fatidiques: « Un grand chef mourra demain! » Et sous les palmiers-raphia qui entouraient le village, sous les toitures basses des cases rondes, un hululement sinistre retentit: c'étaient les femmes qui pleuraient.

« C'est d'un autre que moi qu'il s'agit, s'écria le redoutable chef de Péhiri², en secouant ses larges épaules, ou bien ton oracle est menteur, entends-tu, vieux Sika? »

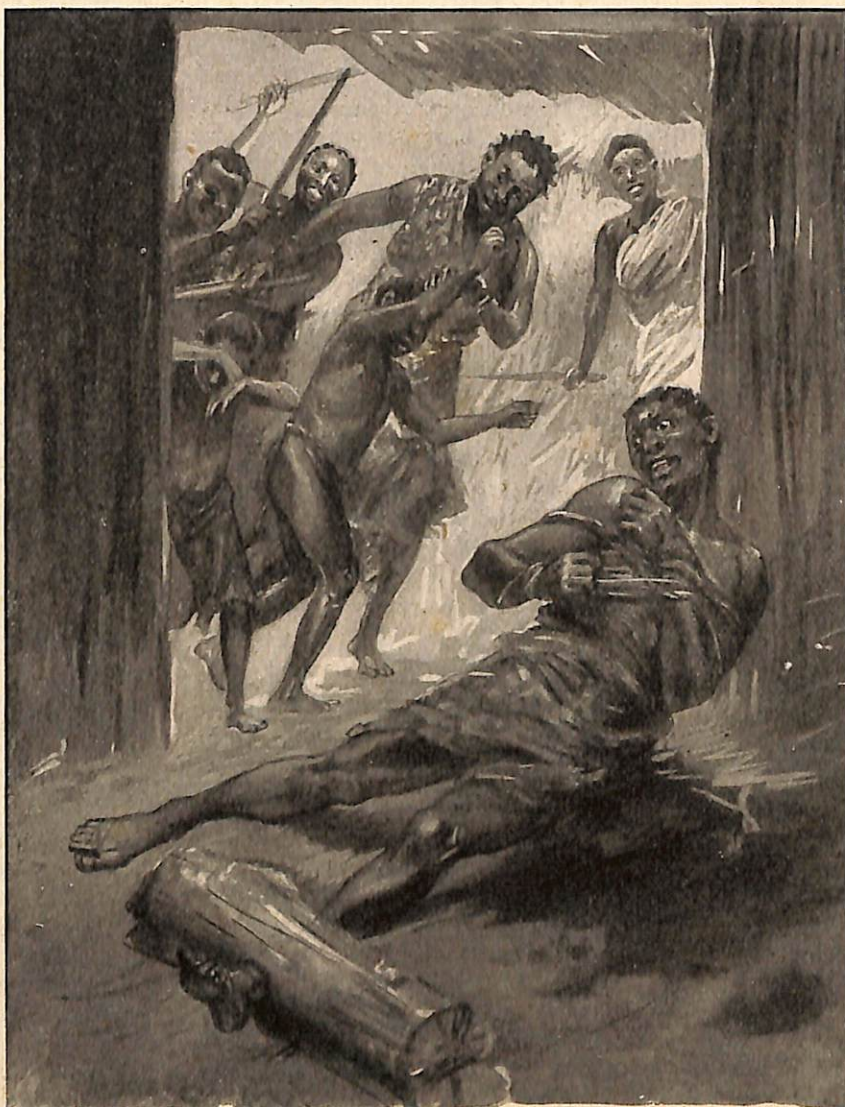
— Les kolas ne mentent jamais, Gagni, répondit le devin; ils ne disent pas le nom du chef qui demain ne sera plus qu'un cadavre, mais ils disent qu'un chef mourra, et quand le soleil aura disparu pour la deuxième fois derrière les rideaux bleus de la forêt, un cœur aura cessé de battre! Crois-moi, chef, remets ton voyage et ne tente pas le sort! »

Gagni réfléchit un instant, puis, de l'air d'un homme qui chasse une pensée gênante, il murmura:

« Nous n'avons plus de poudre et la plupart de nos fusils sont hors d'usage. Si les gens de Sérayo essayaient une revanche en ce moment, nos femmes et nos fils seraient une proie facile. J'ai là des quantités d'ivoire qui vont se détériorer et dernièrement encore Kro m'a dépêché son frère Logbo pour me faire des offres avantageuses et me dire que Soubré est ample-

1. Village de race *bété*, sur la rivière Sassandra (Côte d'Ivoire).

2. Village de race *bakoué*, sur la rivière Sassandra, (Côte d'Ivoire).



LA VENGEANCE DE LIA

D'affreuses mégères chassaient à coups de lanière de peau d'hippopotame les petits-fils de Gagni venus auprès de Lia. (P. 115, col. 3.)

ment muni d'armes et de poudre venues du Sud par le fleuve. Il m'a rappelé que toutes les vieilles querelles sont éteintes, que nous avons fait l'échange du sang. Certes, la parole de Kro ne vaut pas cher! Aussi fourbes que lâches, ces Bêtes de Soubré, mais leur poltronnerie me répond de leur conduite. Allons! ajouta-t-il à haute voix, nous partirons demain matin. Que ceux qui ont peur restent ici!

— Cependant, chef...

— Tais-toi, sorcier, tu radotes et tu n'effraies que les femmes. Va leur dire de mettre un terme à leurs hurlements de mort! »

Des cris lugubres suivirent ces paroles, les chiens maigres au poil jaune qui entouraient le vaillant guerrier bakoué joignirent leurs abois sinistres au concert funèbre des pleureuses. Malgré son courage, Gagni, superstitieux comme tous ses compatriotes, sentit un frisson de crainte, il fut sur le point de céder aux conseils du sorcier, mais il eut honte de revenir sur ses paroles. Un instant, il entrevit la laide et cruelle face de Kro, le perfide chef de Soubré, il hésita encore, puis, s'entêtant dans sa résolution première, il répéta, inconsciemment, le mot fameux de Guise:

« Il n'oserait! »

Pendant ce temps, à Soubré, dans une case étroite et sombre, à la toiture trouée par la vétusté, Kro, accroupi sur une natte de raphia, ranimait de son souffle les tisons d'un feu presque éteint qui fumait lamentablement. Les parois de bambou étaient couvertes de fétiches: crânes gluants brunis par le sang desséché des sacrifices, boules d'argile noircies et enduites de jaune d'œuf corrompu, cornes remplies de substances malpropres aux vertus magiques. Le chaume déchiqueté pendait en longues stalactites revêtues de couches de suie aux formes bizarres; près du chef, un gamin de dix ans, au ventre distendu, se traînait sur la poussière rougeâtre du sol qu'il disposait en petits tas et étalait tour à tour, en y traçant du bout de son doigt sale de vagues dessins.

« Va me chercher Logbo, » dit le chef d'un ton rogue.

L'enfant difforme se releva sur ses jambes maigres et, semblable à une monstrueuse araignée à deux pattes, il partit en courant.

Quelques minutes après, Logbo faisait son entrée dans la case de son frère. Le

contraste entre les deux hommes était frappant. Solide et bien découpé, le plus jeune aurait eu une physionomie presque sympathique, sans l'expression fuyante des yeux dont il était impossible de rencontrer le regard. Au contraire, Kro, petit et voûté, le visage taillé à coups de hache, terminé par une barbe sale tressée en pointe, le front profondément fendu par la longue cicatrice verticale, marque de la tribu, avait un aspect franchement repoussant. Ses yeux bridés, dont le regard était aussi fuyant que celui de son frère, avaient des reflets sinistres.

« Eh bien ? grommela-t-il.

— Eh bien, rien ! répondit aussi laconiquement Logbo.

— Enfin, veux-tu ou ne veux-tu pas ?

— Prends garde, Kro, l'échange du sang a été fait et les hostilités ne seront pas profitables à celui qui les rouvrira !

— Tu m'ennuies avec tes conseils. Si tu ne veux pas m'aider, j'agirai seul avec Gohou, Dako et leurs hommes.

— Vous ne serez pas de trop, si Gagni vient avec son fils Lia ; les deux se valent et ce sont les plus vigoureux et les plus braves guerriers de tout le pays.

— Crois-tu donc que je ne prendrai pas mes précautions ?

— Tu diras ce que tu voudras, il vaudrait mieux payer son ivoire un prix raisonnable et avoir la paix.

— Ce n'est pas l'ivoire seulement que je veux, s'écria le farouche chef bété, c'est la peau de Gagni ! Il y a longtemps qu'il me gêne et que j'ai les oreilles rebattues de ses poussoes ! J'aurai son ivoire et je garderai ma poudre ou je la leur enverrai en fumée accompagnée de balles. J'aurai l'ivoire et peut-être des captifs qui, revendus à Sassandra, nous fourniront des armes et des munitions en quantité suffisante pour tenir tête à tous les Bakoués de la terre, quand je me serai débarrassé de leur chef. Ainsi donc, réfléchis. Après la victoire, je récompenserai chacun selon ses œuvres et je me souviendrai de ceux qui ne m'auront pas obéi.

— Tu parles de la victoire et de la peau de Gagni comme si tu les tenais déjà !

— Tu oublies mes fétiches ! » hurla Kro, désignant d'un geste circulaire les immenses objets amoncelés dans son bouge.

Et Logbo se sentit frémir, car il croyait à la puissance occulte de son frère, car ces informes amulettes l'avaient toujours terrorisé, et enfin, il savait dangereux de contrarier le farouche Kro qui, dans les calebasses entassées dans le coin de la cabane ou cachées dans de discrets réduits de la brousse, renfermait plus d'un poison subtil.

Il se rapprocha de son frère dans une attitude soumise et craintive, l'entretien reprit à voix basse et le jeune monstre ventru qui était revenu à l'entrée de la case sans que les deux chefs pussent soupçonner sa présence, trop occupés de leurs ténébreux projets, ne put en saisir une parole.

Le lendemain, vers midi, une pirogue fut

signalée dans le dédale des rochers qui forment le rapide Birou ; on la vit bientôt déboucher à l'entrée du grand couloir, se faufiler entre les ramifications épineuses des noirs pandanus, puis elle disparut sur la pente vertigineuse, dans des tourbillons d'écume. L'homme qui se tenait debout à la proue de l'embarcation émergea le premier, évita d'un hardi coup de gaffe l'écueil placé au bas de la chute, la pirogue entière reparut peu à peu et fila comme un trait entre les rochers.

A Soubré, sur la berge, les indigènes n'avaient pu s'empêcher d'applaudir à la merveilleuse dextérité des intrépides Bakoués et surtout de leur vigoureux pilote.

Gagni, car c'était lui, sentit à cet accueil presque chaleureux ses dernières craintes se dissiper et sauta sur la rive avec une agilité que son âge n'aurait pas laissé supposer. Kro se jeta à son cou et lui donna la frénétique accolade des sauvages du Haut-Sassandra, étreinte souvent aussi trahissante que le baiser de Judas. Pendant ce temps, Logbo pressait dans ses bras le jeune Lia, fils de Gagni, âgé d'une vingtaine d'années, gros et court et digne émule de son père pour la force et le courage. Un grand maigre, très noir de peau, les suivait : c'était Gnina, fidèle guerrier de Gagni, puis deux enfants en bas âge qui étanchaient, avec des nervures creuses de palmier, l'eau de la pirogue. On débarrassa celle-ci de la cargaison d'ivoire qu'elle renfermait, produit de la chasse des gens de Péhiri, et Kro donna l'ordre de le transporter dans la case affectée à son hôte.

« Nous avons bien le temps de nous en occuper, dit-il à Gagni en affectant de s'en désintéresser ; il s'agit en ce moment de vous restaurer¹ car cette longue traite en pirogue a dû vous fatiguer et les rapides sont durs en cette saison.

— Ma foi, je ne dis pas non, » répliqua le chef de Péhiri.

Et d'un pas alerte, il suivit l'astucieux Bété. Chemin faisant, Kro parla des armes et de la poudre qu'il voulait troquer contre l'ivoire. Gagni serait satisfait, disait-il, car les défenses d'éléphant étaient de plus en plus demandées à Sassandra et se vendaient fort cher. Il pourrait donc le rémunérer largement, heureux de renouer ainsi les relations commerciales. On arriva à la case préparée pour Gagni, les femmes chantaient en pilant en cadence le pain de banane destiné aux étrangers, et ce spectacle acheva de rassurer Gagni qui ne pouvait supposer son hôte capable d'organiser une pareille mise en scène, s'il avait eu de mauvais desseins.

« Si nous allions boire le vin de palme ? dit Kro.

— Très volontiers, s'écria le chef bakoué, mais les arbres sont peut-être loin².

1. Dans la crainte d'alourdir son récit, l'auteur n'a pu traduire mot pour mot les propos des indigènes. Il se contente d'en donner le sens général, en respectant la forme la plus possible.

2. La sève du palmier est bue généralement par les indigènes au pied de l'arbre qu'ils ont saigné.

— Un peu en aval d'ici, mais on y va en pirogue.

— Allons, dit Gagni, Lia et Gnina viendront avec nous.

— Ce n'est pas possible, répliqua le chef de Soubré, mon arbre vient d'être saigné et il n'y aurait pas assez de vin pour tous.

— D'ailleurs, ajouta Logbo, je tiens à donner l'hospitalité à Lia puisque mon grand frère veut garder son père avec lui. Quant à Gnina, Rabé a réclamé le plaisir de l'abriter sous sa case et ils iront ensemble boire le vin de palme.

Les Bakoués, méfiants quand même, semblaient hésiter.

« Viens donc, Gagni, reprit Kro, nous serons seuls tous les deux et pourrons causer à notre aise. »

A ces mots, le robuste chef bakoué, qui ne craignait déjà pas l'attaque de plusieurs hommes, fut complètement tranquilisé. Que pouvait-il craindre seul à seul avec le pygmée qui voulait l'emmener, lui, qui, à l'arme blanche, ne redoutait pas d'affronter l'éléphant ? N'avait-il pas son bon fusil et sa lance ?

« Soit, dit-il, faisant signe à Lia et Gnina d'accepter, mais qui s'occupera des enfants ?

— Et les femmes ne sont-elles pas là pour cela ? » répondit Kro qui se dirigeait déjà vers une petite pirogue, tandis que Logbo emmenait Lia vers son embarcation et que Gnina suivait Rabé dans la direction de la case que ce dernier voulait lui offrir.

Arrivés au bord du fleuve, Kro se mit au gouvernail de la pirogue, à l'avant de laquelle s'installa Gagni, son fusil et sa lance dans la main gauche et le dos tourné à son hôte qui se mit à pagayer vigoureusement.

Kro avait, lui aussi, emporté son fusil, inséparable compagnon des indigènes de cette région, et l'avait arc-bouté devant lui contre une des barres transversales de la pirogue.

Légère, l'embarcation filait entre les roches, suivie de près par celle de Lobgo qui bifurqua en arrivant sur une île couverte de palmiers-raphia, et fut bientôt hors de vue ; puis, à un tournant de la rivière, un autre îlot apparut.

« Nous arrivons, dit Kro.

— Tant mieux, car j'ai bien soif.

— Descends le premier et retiens la pirogue, reprit le Bété en accostant la petite plage sablonneuse.

— Voilà, tu peux venir, nous allons la tirer à l'abri du courant. »

L'embarcation fut hissée par les deux hommes sur la berge, puis ils se dirigèrent vers un palmier abattu dont le tronc, percé transversalement près de la tête, laissait couler la sève dans une marmite en terre.

Kro écarta d'un geste l'essaim d'abeilles qui bourdonnait autour du liquide sucré, enleva avec précaution le chalumeau qui établissait la communication entre l'arbre et le récipient soigneusement recouvert de feuilles, puis il découvrit la précieuse boisson et, d'un souffle, fit tomber la mousse.

Il trempa ensuite ses lèvres dans le vase pour prouver à son hôte l'innocuité du liquide et le lui tendant :

« Bois, » dit-il.

Le Bakoué ne se fit pas prier et sa large face disparut presque entière dans la marmite.

D'un bond, Kro saisit son fusil qui était resté à sa portée et, avant que le malheureux chef de Pèhiri ait pu se douter du danger qu'il courait, il lui appliqua le canon à bout portant entre les deux épaules et fit feu. Gagni s'écroula comme une masse et écrasa la marmite sous son poids, des flots de sang s'échappèrent de sa bouche et se mêlèrent au vin de palme que le sable de l'ilot absorbait rapidement.

« Et d'un !... » s'écria le chef de Soubré en s'assurant que sa victime ne respirait plus.

Puis, ramassant la lance et le fusil du Bakoué, il les porta dans la pirogue, rechargé l'arme qui lui avait servi au meurtre, remit l'embarcation à flot et, traversant le léger chenal qui le séparait de la rive, il se jeta dans la brousse.

Cependant, au bruit de la détonation, répercuté par tous les échos du fleuve, Lia avait frémi.

« C'est un de nos hommes qui vient de tuer un sanglier qu'il guettait depuis ce matin, dit Logbo en continuant à payer, nous aurons de la viande ce soir. »

A ce moment, ils croisèrent une embarcation de pêcheurs. A l'avant se tenait un vigoureux Bété qui se préparait à lancer l'épervier dont les mailles solides étaient capables de résister aux morsures des rochers qui encombrèrent le fleuve.

« La pêche est-elle bonne, Zaouri ? » demanda Logbo.

En même temps qu'il prononçait ces paroles d'avertissement, d'un vigoureux coup de pagaie il mit l'embarcation en travers du courant et, se laissant tomber de tout son poids sur le bord, il la fit chavirer.

Surpris, Lia coula à pic; lorsqu'il revint à la surface, l'embarcation, entraînée par le courant, était loin; quant à Logbo, nageant sans doute entre deux eaux, il avait disparu.

Croyant à un accident dû à une fausse manœuvre, le fils de Gagni se dirigea vers la pirogue du pêcheur qui semblait venir à son secours, mais, malgré son courage, il poussa un cri de détresse.

L'épervier venait de s'abattre sur sa tête et, de tout le poids de ses plombs, paralysant ses mouvements dans le réseau des mailles serrées, il l'entraînait au fond du fleuve !

Quand il revint à lui, à demi noyé, Lia se vit dans une vaste case, entouré des gens de Soubré.

« Il commence à remuer, dit une vieille femme à la figure grimaçante qui se penchait sur le Bakoué et lui faisait respirer une décoction de racines aux vapeurs âcres et corrosives.

— Tant mieux, dit une voix que le fils

de Gagni reconnut pour celle de Kro. Nous le vendrons avec l'ivoire aux Néyaus¹ qui sont attendus pour la nouvelle lune.

— Il vaut mieux le tuer, c'est plus sûr, dit un autre; si jamais il s'échappait d'entre nos mains ou de celles des Néyaus, il nous donnerait du fil à retordre.

— Bah ! Gagni est mort et Lia n'est pas Gagni.

— C'est égal ! quel beau poisson nous avons pêché là ! Mes compliments, Zaouri, ton filet a fait merveille, mais je crois que tu n'aurais pas pu ramener le brochet, malgré l'aide de Logbo et de ton compagnon si tu ne l'avais pas fait boire. Tu connais ton métier !

— Heureusement qu'ils ne l'ont pas laissé boire trop longtemps, nous n'aurions pas tiré grand'chose de sa peau, tandis que c'est un esclave splendide qui nous fera honneur auprès de nos clients de la côte. »

Frémissant de rage, Lia écoutait ces propos et, sentant la vie renaître peu à peu dans son pauvre corps meurtri, il affectait l'immobilité, avec un vague désir de se jeter sur ses ennemis dès qu'il aurait repris quelques forces, quitte à mourir s'il ne pouvait leur échapper. La voix reprit :

« Gnina n'a pas opposé beaucoup de résistance.

— Que pouvait-il faire contre nous tous, lorsque ses deux compagnons furent hors d'état de lui porter secours ? dit un petit homme maigre et criblé de marques de variole que Lia reconnut pour Rabé, à son accent nasillard.

— Encore un qui se vendra bien, dit Kro. L'opération est bonne ! Quand je pense que mon stupide Logbo hésitait ! Es-tu convaincu maintenant, mon frère ? Mes fétiches m'ont-ils bien servi ?

— Tu es un grand chef, dirent plusieurs guerriers.

— Tu as enrichi la tribu !

— Tu commandes au soleil et à la pluie avec tes amulettes, nul ne peut te résister !

— Nous tuons tous les Bakoués, maintenant qu'ils n'ont plus de chef, et nous serons les maîtres du fleuve.

— Nul ne peut répondre de l'avenir, dit Logbo d'un air sombre. Puisse nous n'avoir pas préparé notre perte !

— Tais-toi ! s'écria impérieusement Kro.

— Il a peut-être raison, hasarda la vieille sorcière qui soignait le fils de Gagni. Tant que Lia ne sera pas mort, nous aurons tout à craindre.

— C'est bon, dit le chef, la chose demande réflexion. Pour le moment, il est hors d'état de nuire. Lorsque la pleine lune sera venue, je donnerai à manger à mes fétiches, je les interrogerai et, s'ils conseillent de tuer Lia, je le saignerai comme un bœuf et je les arroserai de son sang.

« La vente de Gnina, des deux enfants et de l'ivoire nous suffira et, au moins, tout le monde sera tranquille. Qu'on se taise donc et qu'on fasse bonne garde jusqu'au jour du sacrifice ! »

1. Habitants de Sassandra, à l'embouchure du fleuve du même nom.

A ce moment, des cris douloureux d'enfants qu'on martyrise se firent entendre. Les deux petits-fils de Gagni, sachant que Lia n'était pas mort, avaient voulu se précipiter vers lui et d'affreuses mégères, ivres de fureur, les chassaient à coups de lanterne de peau d'hippopotame.

« Tapez dur, s'écria la voix rauque de Kro, ce ne sont que des Bakoués ! »

Lia ne put en supporter davantage. Il fit un violent effort pour se redresser. Mais les morsures des cordes qui enserraient ses poignets et que son immobilité et l'engourdissement de tous ses membres l'avaient empêché de sentir jusque-là, lui arrachèrent un cri. Sa jambe droite, passée dans le trou d'un lourd billot de bois et rivée par une forte cheville en fer, resta inerte, il retomba sur le sol, impuissant et désespéré.

Un éclat de rire général salua l'inanité de ses efforts.

(A suivre.)

G. NOHMANT.

La Prévoyance du « Touring-Club » Suisse

Tableaux Indicateurs images

Les touristes de nos jours sont vraiment gâtés. Il n'est pas d'avertissement qu'on ne leur prodigue, de précautions qu'on ne prenne pour leur faciliter les excursions, d'obstacles qu'on ne leur évite. Non content de placer à l'entrée et à la sortie des communes des plaques, qui en indiquent le nom, on parle d'énumérer sur ces mêmes plaques, au-dessous du nom de la localité, les monuments dignes d'intérêt qu'elle renferme.

Souvent, en effet, on passe sans s'en douter, en auto ou en bicyclette, auprès de sites curieux ou historiques qui valent la peine que l'on fasse halte. Espérons que cette idée sera recueillie et mise en pratique, dans l'intérêt, autant des touristes que dans celui des communes ou villes.

La connaissance des prix d'hôtels et autres a son importance aussi. Le Touring-Club suisse nous gratifie dans ce sens d'une heureuse innovation. Il indique dans son annuaire les prix de nombre de localités suisses. D'ennuyeux conflits guettent l'amateur d'excursions pittoresques, de beaux sites et de riants paysages qui va chercher des jouissances dans la patrie de Guillaume Tell. Pour être nombreuses, les auberges n'y sont pas moins onéreuses. En Suisse, d'ailleurs, tout est auberge. Elles escaladent chaque année un étage de plus, elles dressent leur table, font tourner leur broche là où le chamois peu auparavant se croyait en sécurité. On casse le roc, on ouvre des tranchées, on suspend des maisons au-dessus des torrents, on les colle au flanc des montagnes. Des populations entières n'ont qu'une préoccupation : loger et nourrir les touristes.

Voici l'explication des signes ou figures du Touring-Club en regard desquels se trouve le prix de la consommation :

Un lit signifie une chambre pour la nuit.

Une tasse : déjeuner du matin.

Une tasse avec cuillère : déjeuner sans vin.

Une soupière : dîner sans vin.

Une tasse et un flacon : déjeuner avec vin.

Une soupière et un flacon : dîner avec vin.

Une auto : auto pour la gare.

On le voit, c'est aussi ingénieux qu'utile.

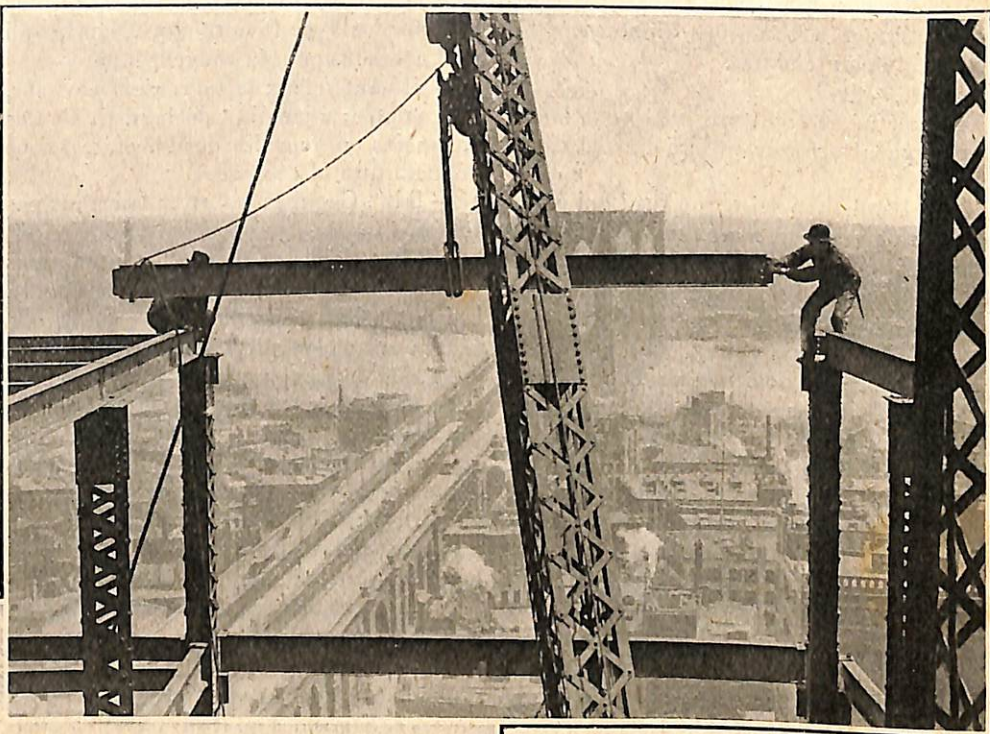
L. REGNAULT.

Les TOUJOURS PLUS HAUT Acrobates du Ciel

Voilà bien un effet de l'exagération moderne. Quand les maisons américaines avaient vingt-cinq étages, on leur donnait déjà le nom de « gratte-ciel ». Et maintenant qu'elles en ont le double nous sommes bien embarrassés pour trouver un superlatif à *sky-scraper*.

« Perce-ciel » est un tantinet présomptueux. Et puis les constructeurs américains vont si vite qu'il faudrait demain lancer le « Dépasse-ciel ». Et après...

Nous ne savons trop desquels il faut le plus admirer l'audace : des architectes, conquérants de l'air à leur façon, qui osent concevoir de pareils édifices, ou des ouvriers qui les construisent, véritables équilibristes, jouant leur vie



Il s'agit d'adapter cette solive transversale qu'une grue gigantesque a hissée jusque-là.



Sans songer au vertige, ces ouvriers fixent la solive à chaque bout avec des boulons.

cent fois par jour. On a beau ne pas redouter le vertige, il faut une témérité folle rien que pour s'asseoir sur une charpente d'acier que le vent fait osciller à cent mètres dans les airs. Mais quand il faut oublier les préoccupations de l'équilibre et travailler comme si le sol n'était qu'à dix ou quinze mètres au-dessous, cela devient de l'acrobatie.

Nos photographies pourraient se passer de commentaires, tellement elles sont émouvantes. Que dites-vous de cet ouvrier qui, debout sur la charpente, non seulement ne se tient pas mais fournit un effort, risquant ainsi de glisser dans le vide. La seule idée que l'on pourrait être à sa place donne le frisson.

Ces ouvriers américains sont de véritables félins. Ils s'avancent debout sur des poutres de fer isolées à des hauteurs terribles, en mettant un pied devant l'autre et les bras étendus comme des danseurs de corde. Encore, dans les cirques, les acrobates ont-ils au-dessous d'eux un filet, tandis que les constructeurs de *sky-scrapers* savent à quel sort les vouerait le moindre faux pas.

Et parmi ces équilibristes par nécessité, il y a encore les téméraires, ceux qui s'amuse à étonner leurs camarades avec une

audace, un sang-froid qui dépassent l'imagination. Il y en a qui descendent du trentième étage le long d'un câble, d'autres, les peintres, qui, suspendus dans le vide sur leur petite escarpolette, s'amuse à faire des rétablissements à une hauteur de laquelle les tramways paraissent des jouets d'enfants.

Les architectes semblent d'ailleurs vouloir entraîner les ouvriers acrobates, puisqu'ils construisent plus haut, plus colossal chaque jour. Certes, les spécialistes qui installeront le phare du fameux « Woolnoorth building » au-dessus du 59^e étage pourront se vanter d'avoir le cœur bien à sa place.

— CYRILLE VALDI.



LES ACROBATES DU CIEL

Bien que le poste soit périlleux et peu confortable, l'un des constructeurs, satisfait de son labeur, vient jouir un moment de ce spectacle merveilleux.

LES MILLE ET UNE AVENTURES

Les Coureurs
de« Llanos »
par
HENRY LETURQUE ?

Le forçat n° 113 à Cayenne est en réalité le comte Gaspard de Larance, injustement condamné. Dans un incendie il sauve la fille du gouverneur et va périr dans les flammes quand il se sauve en s'accrochant à l'ancre d'un ballon qui va vers la mer. Là il est recueilli par le trois-mâts La Belle-Louise, dont le capitaine est son père nourricier, assisté de ses fils, André et Fred. Gaspard, qui veut se faire rendre l'honneur, avertit de suite le gouverneur qu'il viendra se constituer prisonnier.

La Belle-Louise doit subir à Macapa les formalités du service de santé qui veut retenir Gaspard comme étant en surnombre. Ils finissent par échapper et s'embarquent à bord du bateau de touristes L'International. Fred est dénoncé par Macapa comme atteint de fièvre jaune. Seulement, c'est Gaspard qu'on veut expulser du bord. On est prêt à leur faire un mauvais parti; ils se jettent tous deux dans le fleuve et abordent près d'un poste douanier. Mais Fred, qui a déjà fréquenté les parages de l'Amazonie, connaît le chef du poste et Mme Vanille, sa douce moitié.

CHAPITRE VI (Suite.)

Il pousse une porte, sorte de barrière mobile, et pénètre dans l'enceinte du clos.

Trois coups de trompette éclatent vibrants, et c'est aussitôt un vacarme de tous les diables.

Bramements de cerfs, bêlements plaintifs de moutons, aboiements furieux de chiens, glapissements de grues, grognements de porcs, gloussements de poules, braillements de paons, cris de perroquets, hurlements de singes, gémissements de troccos, se confondent en une abasourdissante cacophonie.

Un coup de trompette, un seul cette fois, domine tout ce charivari, et, comme par enchantement, le silence se fait complet.

Au loin, la voix de Fred, puis, un cri de joyeuse surprise :

« Massa ami Fred ! »

Celui-ci revient presque aussitôt en compagnie d'une superbe négresse, qui, les dents d'une blancheur de lait découvertes en un large rire, va droit à Gaspard, l'embrasse à la bonne franquette et lui dit en grasseyant :

« Li amis des amis à moi sont mi amis. Vous qu'à li considérer ici comme chez vous. »

Un volatile au plumage noirâtre avec des reflets d'un violet brillant sur sa poitrine, au manteau cendré et nuancé de fauve vers le haut, se frotte le long des jambes de Gaspard.

Le corps de la taille d'un gros poulet, haut sur pattes, la tête et le cou simplement recouverts de duvet, le bec, vouté et conique, les ailes et la queue courtes, il appartient évidemment à l'ordre des échassiers.

Gaspard, après avoir rendu le salut à Mme Vanille et l'avoir remerciée de son

attend de toi un grattement sur la tête. »

Les doigts de Gaspard caressent déjà l'occiput du volatile.

« Li qu'à toujours vous pourrez entrer, » fait Mme Vanille.

Tous trois pénètrent dans l'enceinte du poste.

« Maintenant, dit Fred à la femme du sergent, je vais vous donner la raison de mon arrivée ici avant la Belle-Louise et vous dire ce que j'attends de vous.

« Gaspard est le frère de lait d'André, il est poursuivi pour avoir voulu introduire en fraude la fièvre jaune... »

Mme Vanille, qui n'a entendu que le mot « fraude », interrompt déjà.

« Li contrebandiers li faut vivre comme tout li monde; quoi li qu'a faut faire pour sauver massa Gaspard ? »

— Voici : un torpilleur a été envoyé derrière nous; d'un moment à l'autre il peut arriver, il faut nous cacher. »

Maintenant, la négresse se désole.

« Un officier de marine va venir; Cacao, li qu'a quitté son poste sans autorisation li pour sûr va être révoqué ! »

— Une idée, fait le jeune marin, qui en avait dix à l'heure; est-ce que l'officier connaît Cacao ?

— Li jamais qu'officier a venu ici.

— Bonne affaire, madame Vanille. Vous allez me prêter un des uniformes de Cacao et je recevrai le commandant du torpilleur comme si j'étais le sergent. Nous sommes à peu près de la même taille et ses effets doivent m'aller, ou à peu près. »

Passant d'un sentiment à un autre, avec cette insouciance et cette mobilité d'esprit qui sont l'apanage des races primitives, Mme Vanille, une femme de vingt-cinq ans, presque une vieille femme chez les noirs, se met à battre des mains et à sauter comme un enfant.

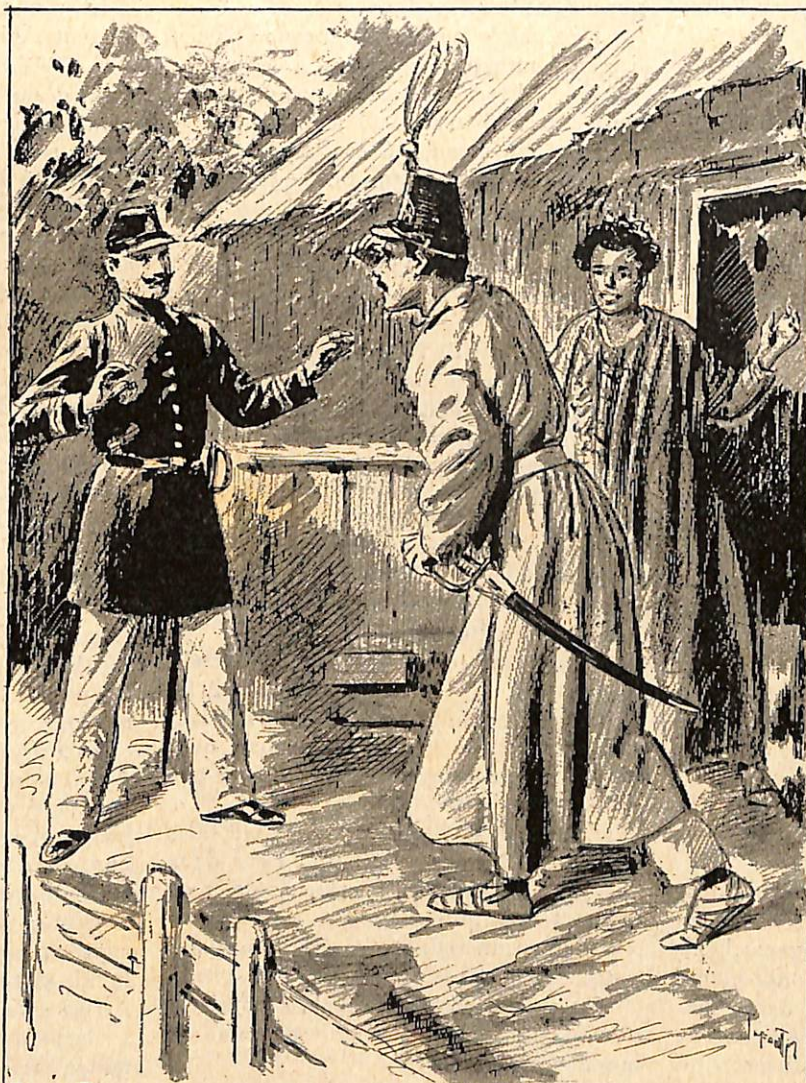
« C'est ça, massa Fred, li vous qu'a sera mon Cacao. »

— Entendu, madame Vanille; seulement, il faudrait éloigner toutes ces bécasses qui sont là à nous regarder comme si nous étions des bêtes curieuses. »

Il montre, jacassant devant la porte, entourant le douanier, les femmes de tous les soldats du poste.

« Et puis, ajoute-t-il, les autres, où sont-ils ? »

— Li tous occupés aux lacs à préparer des salaisons de lamantins; ici, li qu'a seu-



LES COUREURS DE « LLANOS »

« Mon commandant, dit Fred en saluant l'officier, j'ai été surpris par votre visite, et... »
(P. 118, col. 2.)

accueil aimable, se penche vers le volatile.

« Qu'est-ce? demande-t-il, étonné de ces allures caressantes.

— La poule péteuse, répond la maîtresse du logis, vous li ami maintenant avec elle.

— Comment dites-vous ?

— Oui, explique Fred, c'est l'agami. Cette espèce de poule est, au Brésil, ce qu'est chez nous un bon chien, avec cette différence toutefois qu'ici elle commande à toute la basse-cour.

« Un appel de l'agami : chiens, cochons, volailles, moutons, singes, tous courent sus à celui qui pénétrerait dans un enclos, tandis qu'il ne demandera que caresses aux amis de la maison. Ainsi, à cette heure, celui-ci

lement le Zambo¹, li qu'a vu vous à l'arrivée.

— Combien de familles?

— Douze.

— Une bouteille d'eau-de-vie par case, ça suffira-t-il pour enivrer tout le monde?

— Deux, li vaudrait mieux, répond la femme du sergent, commerçante avisée.

— Bien, appelez le Zambo et remettez lui vingt-quatre bouteilles.

Mme Vanille secoue la tête.

« Li Zambo qu'a pas pouvoir entrer, li qu'a voulu un jour donner un coup de pied à l'agami et li qu'a poule a jamais pardonné.

« Moi li qu'a porter bouteilles. »

Mais Fred l'a déjà devancée.

Connaissant à fond le poste, il pénètre dans l'un des bâtiments et, aidé de Gaspard, il en ressort presque aussitôt portant une manne en rotin pleine de bouteilles couvertes d'étiquettes flamboyantes et bariolées.

« Madame Vanille, j'en ai pris vingt-cinq, vous les mettez au compte de la *Belle-Louise*. »

Puis, il gagne la porte et, à la grande joie de toutes les femmes, remet à chacune d'elles deux flacons de tord-boyaux.

« Et une pour toi seul, le Zambo, » ajoute-t-il en donnant au métis la vingt-cinquième bouteille.

En un clin d'œil, la place est vide. Femmes, enfants, Zambo, tous hurlent de joie, gagnent les cahutes familiales et s'y enferment pour se livrer à leur vice favori, l'ivrognerie.

« Maintenant, dit Fred, pas une minute à perdre. Madame Vanille, donnez-moi un uniforme, et pendant que je vais m'habiller en sergent de douane, vous irez chercher Gaspard.

— Là ! dans li chambre, vous trouverez tout, li qu'a petite et grande tenue; vous, massa Gaspard, venez. »

Fred n'a que l'embarras du choix. Shakkos hauts de quarante centimètres surmontés d'une plume de même longueur, képis déformés, espadrilles, pantalons blancs effilochés, tuniques à boutons dorés sont jetés pêle-mêle sur le sol en terre battue de la chambre du sergent. Un ceinturon et un sabre sont suspendus à un clou fixé dans le mur en planches.

Fred grommelle déjà :

« Hum ! ça manque d'ordre, ici ! On jurerait une boutique de bric-à-brac, et puis, on ne sait pas si c'est propre, tout ce fourbi-là. »

Ses regards tombent sur une pile de linge qui lui paraît immaculée.

Il s'approche, se penche et sent.

« Va bien, Cacao se paye des chemises parfumées... Au moins, avec ça, on est presque sûr de ne pas attraper la gale... et puis, faut me déshabiller des pieds à la tête... chaussures, linge, il ne faut rien garder de ce que j'ai sur moi... si le commandant du torpilleur est un marin consommé, il doit avoir l'œil, méfions-nous ! »

Il a tôt fait de se dévêtir et n'a gardé que sa flanelle. Avisant une paire d'espadrilles,

1. Métis né d'Indien et de négresse, ou vice versa

il les ajuste au moyen de bandelettes de toile autour de ses pieds.

« Des espadrilles, ça me connaît; maintenant, voyons un peu le pantalon. »

Il cherche dans le tas d'oripeaux et va fixer son choix, quand deux poings tambourinent à la porte de la chambre et une voix, celle de Mme Vanille, lui crie :

« Massa Cacao, l'officier li qu'arrive. »

Dans la cour, c'est déjà le vacarme infernal des bêtes.

« Diou biban ! il est déchiré ! »

En passant la première jambe, il a séparé le pantalon en deux.

« Dépêchez-vous, massa Cacao : l'officier li qu'a commence à gronder. »

Affolé, Fred empoigne une chemise, l'enfile et va boutonner le col.

« Bon, une chemise à coulisse... et puis, elle est de taille, elle me tombe jusqu'aux chevilles. »

Une voix sonore se fait entendre à travers l'épaisseur des planches.

« Sacramento ! où est le sergent du poste ? »

La trompette de l'agami sonne furieuse; on devine que la sentinelle ailée s'oppose à l'entrée de l'officier; et les poings de Mme Vanille battent la générale.

Fred perd complètement la tête.

Il saisit le sabre, en boucle le ceinturon par-dessus sa chemise, le seul vêtement qu'il ait pu endosser, enfonce sur sa tête un des shakkos à plume, ouvre la porte, passe devant Mme Vanille ahurie et s'élance vers l'entrée du poste.

Cette petite course lui a un peu rendu la raison, il se souvient du rôle qu'il lui faut jouer et il fait appel à toutes ses connaissances de la langue portugaise, qu'il parle, fort heureusement, de façon à peu près irréprochable.

D'un claquement de doigts, il a fait taire l'agami; de la main portée à hauteur de la visière de sa coiffure, il salue l'officier en même temps qu'il s'excuse.

« Mon commandant, j'ai été surpris par votre visite, et... »

Une exclamation lui coupe la parole.

« Massa Cacao, vous avez pris une de mes chemises ! »

Mme Vanille, accourue derrière son pseudo-mari, se tord en un rire fou.

L'officier et les matelots qui l'accompagnent ne peuvent résister à cet accès de gaîté et ce petit incident a mis tout le monde de bonne humeur.

Aussi, c'est presque familier que, tapant sur l'épaule de ... Cacao, le commandant du torpilleur interroge :

« Rien de nouveau, sergent ? »

— Non, mon commandant.

— Vos hommes ?

— Tous aux lacs pour surveiller la contrebande des salaisons.

— Bien; voici ce qui m'amène : deux étrangers, deux Français, se sont enfuis d'un paquebot. Ils ont dû prendre terre aux environs de votre poste; ne les avez-vous pas vus ?

— Non, mon commandant.

— En effet, il me paraît probable qu'ils

auront abordé un peu plus bas; mais n'importe : si vous les voyez, ordre de les arrêter immédiatement et de les conduire sans retard au fort d'Obidos.

« Ce sont deux échappés de prison.

— Ce sera fait, mon commandant, je vais partir de suite pour les lacs, j'y prendrai quatre hommes et nous allons battre tous les environs.

— Très bien, sergent, je compte sur vous.

L'officier allait se retirer.

« Mon commandant, voulez-vous dire à vos marins de rester quelques instants ? »

Et, sans même attendre la réponse, le... sergent s'adressait à la sergente :

« Mme Vanille, allez chercher une centaine d'œufs frais pour ces messieurs. »

Si l'officier avait pu concevoir le moindre doute sur l'identité du sergent, cet ordre eût suffi à le dissiper, car il fallait être du pays, ou l'avoir fréquenté, pour connaître cet usage courant de faire semblable cadeau à tous ceux qui viennent vous rendre visite. Cadeau pourtant bien maigre, car les rives de l'Amazone sont le paradis des poules, et ces volatiles y sont si nombreux, que pas une ménagère n'hésite à donner deux douzaines d'œufs frais en échange d'une aiguille à coudre.

Mme Vanille revint bientôt avec deux grandes calebasses contenant chacune cinquante œufs et remit le tout aux matelots.

Un grand merci, un salut aimable à la femme, l'officier s'éloigne pendant que le pseudo-sergent crie à sa non moins pseudo-sergente :

« Madame Vanille, préparez mes effets de petite tenue; il faut que, dans vingt minutes, je sois parti pour les lacs. »

La négresse semble ne pas avoir entendu. Ayant soulevé légèrement une natte de la palissade, elle suit de l'œil l'officier et ses hommes, jusqu'à ce qu'elle les ait vus s'embarquer dans un petit canot et remonter sur le torpilleur, qui vire aussitôt de bord.

Tout à fait rassurée maintenant, elle court au magasin où elle a caché Gaspard, le fait sortir et, lui montrant Fred :

« Li qu'a massa sergent d'aujourd'hui. »

Gaspard n'a pas eu le temps de reconnaître Fred, qu'un homme, un pékin celui-là, se précipite sur Mme Vanille en lui criant :

« Et voici le massa sergent d'hier. »

Le nouveau venu, un noir également, parle couramment le français sans ce grassement habituel aux gens de sa race.

« Massa Cacao, li qu'a vous aussi bête comme deux pastèques et li qu'a vous parler plus bête qu'un perroquet. »

Ce compliment, lancé par Mme Vanille, arrête net la main prête à la frapper, et le bras levé retombe de lui-même.

« Mais, madame Van... »

La négresse a déjà saisi son mari par l'oreille droite, et, l'amenant en face de Fred :

« Li qu'a vous pas reconnaître notre ami ? »

— Notre ami ? fait l'autre, presque honteux et osant à peine lever la tête.

— Oui, imbécile de Cacao, ton ami. »

C'est Fred qui vient de parler.

Si son costume par trop fantaisiste le rend à peu près méconnaissable au premier abord, sa voix est toujours la même, et, en l'entendant parler, le sergent s'écrie, les mains tendues :

« Monsieur Fred ! La *Belle-Louise* est arrivée ? »

— Li qu'a pas affaire à la *Belle-Louise*, reprend la femme, sans laisser à Fred le temps parler, mais à massa Gaspard li qu'a vous pas encore li saluer. »

Cacao n'a pas le loisir de se demander qui peut être ce nouveau massa. Sa douce épouse, qu'en un moment d'oubli sans doute il a cru pouvoir menacer d'un soufflet, le conduit, par l'oreille gauche cette fois, près de l'ingénieur, le présente à ce dernier et ajoute aussitôt :

« Massa li qu'a frère de lait à massa André, li qu'a personnage considérable de la contrebande et li qu'a sa tête à mise à prix. »

Cacao s'est incliné jusqu'à terre.

« Oui, continue sa femme, li autorités brésiliennes qu'a lancé la flotte de l'Amazonie en chasse, un grand vaisseau li qu'a passé d'abord et tous li torpilleurs li qu'a fouiller la rive du fleuve à plusieurs lieues dans l'intérieur. Li y a quelques minutes seulement, un officier li qu'a débarqué avec un bataillon, li qu'a venu ici et qu'a demandé chef de poste. »

« Li qu'a pas vrai, massa Gaspard ? »

— Et ce que n'a pas dit madame, fait celui-ci, évitant d'affirmer cette exagération de langage, c'est qu'elle m'avait caché, et que, sans elle, je serais prisonnier à cette heure.

— Et... et... qu'a... qu'a dit l'officier, en... ne me voyant pas ? balbutie le pauvre Cacao.

— Ah ! li qu'a vous trembler maintenant ; allons, li qu'a rassurer vous, massa Fred li qu'a s'habiller en sergent avec votre costume militaire pour recevoir l'officier, mais li qu'a pu seulement chausser vos espadrilles, prendre une chemise à moi li qu'a croire à vous et coiffer un shako de cérémonie.

— Et l'officier ne s'est aperçu de rien ?

— Li qu'a ri seulement, massa Fred li qu'a dire après : moi li qu'a faire réception des marchandises. »

Fred vient de réapparaître habillé dans ses propres effets. Sur un signe de lui, Cacao vient le rejoindre.

Il lui demande vivement :

« As-tu sous la main un homme qui puisse nous conduire au delà des frontières du Brésil, vers le Nord ? »

Si Cacao ne portait la culotte qu'en apparence, il n'en était pas moins un homme de ressource, ou plutôt à ressources multiples et variées. Fonctionnaire de par son grade, il occupait les douze soldats sous ses ordres à pêcher les *lamantins*¹ dans les lacs, puis au dépeçage et à la salaison de ces cétacés, dont le poids atteint souvent quatre mille kilogrammes, et qui sont expédiés dans l'intérieur, où ils ont remplacé

la morue apportée jadis par des navires venant d'Europe.

En outre, Cacao était le représentant d'une maison d'importation. Il lui arrivait même de faire de l'exportation, mais pour son propre compte, comme la pêche et la salaison, du reste. Connus à cinquante lieues à la ronde, il avait des accointances avec nombre de peuplades, surtout avec les *Nègres-Boch*¹, ces descendants de nègres marrons, qui, dans le Nord de l'Amazonie, ont monopolisé la culture et l'exploitation des forêts. C'est précisément avec une dizaine de ces noirs, auxquels il avait acheté leur récolte de caoutchouc apportée à dos de bœufs porteurs, qu'il venait de rentrer.

Il appelle l'un d'eux et lui transmet la demande de Fred.

L'homme répond sans hésiter.

« En dehors d'un *Buck*², tu ne trouveras personne pour conduire ton ami, et j'ai sous la main un gaillard qui va te tirer d'affaire. »

Et il appelle :

« Jap ! »

Un homme jeune arrive aussitôt.

(A suivre.)

HENRY LETURQUE.

1. Nègres de bois.

2. Bête, dénomination méprisante sous laquelle sont connus les Indiens du nord de l'Amazonie.

EXIGENCES COUTEUSES

Pour avoir des Serviteurs zélés en Perse

CHACUN sait avec quelle apreté les domestiques, dans les grandes villes de France, à Paris notamment, observent les principes établis d'après lesquels les fournisseurs doivent leur remettre 5 0/0 sur les achats faits pour le compte de leurs maîtres. On cite même à cet égard diverses anecdotes, très authentiques, qui représentent les bonnes réclamant aux guichets des bureaux de poste une commission de 5 0/0 sur les mandats que leurs maîtresses les ont chargées de prendre pour expédier diverses sommes en province. Or, cette coutume ou ce droit coutumier, si vous préférez, n'est nullement particulier à la France ; il existe en d'autres pays, et notamment en Perse, mais sur une échelle beaucoup plus étendue. Le récit nous en est fourni par une vaillante Anglaise, M^{me} Sykes, qui en a fait l'expérience à ses dépens. La coutume, à Téhéran, veut, — paraît-il, — que les domestiques prélèvent 10 à 20 0/0 sur les achats faits pour leurs maîtres. L'utile d'ajouter que, pour ce qui concernait M^{me} Sykes elle-même, les prélèvements allaient jusqu'à 50 0/0. Et lorsqu'elle reprochait à ses domestiques de soustraire, par dessus le marché, certaines fournitures à elle, ces derniers répondirent que c'était pour avoir la force de mieux la servir !

Notre voyageuse avait trouvé aussi un moyen original pour abréger les visites que ne manquaient pas de lui faire les dames de Téhéran. Elle donnait ordre à sa femme de chambre d'annoncer à haute voix l'arrivée de son frère. C'était magique. Toutes les dames se sauvaient pour ne pas s'exposer à être aperçues par un homme.

P. L.

LES RÉJOUISSANCES POPULAIRES

EN INDO-CHINE

Le Quatorze Juillet en Annam

Nos lecteurs n'ignorent pas le Yunnan, cette province chinoise où nous avons construit le magnifique chemin de fer qui, partant de Hanoi et passant par Lao-Kay, va rejoindre la capitale de la province Yunnan-fou après avoir traversé Mongtse.

Autrefois, avant la construction de la voie ferrée, on atteignait ces deux villes soit à cheval, soit à pied, par étapes, et j'ai fait moi-même le chemin il y a déjà neuf ans — c'était dur et pénible ; car cette province chinoise est fort accidentée, et il faut gravir des hauteurs considérables avant d'arriver sur le plateau Mongtse-Yunnan-fou. — A cette époque il n'y avait, en fait d'Européens, que les consuls et les employés étrangers de la douane chinoise. Mais lorsqu'il fut question de construire la voie qui rattacherait la colonie du Tonkin à la capitale de la province chinoise, des ingénieurs, des entrepreneurs, des ouvriers européens (ces derniers surtout Italiens), arrivèrent en masse, et une véritable ville blanche s'édifia et se peupla très rapidement. Le gouvernement de l'Indo-chine contribua aux installations de magasins, hangars, habitations de toutes sortes ; des commerçants, des industriels prirent le chemin de cette province dont on vantait alors le climat merveilleux et les richesses minérales, si bien que, depuis deux ans que le chemin de fer est en exploitation, une véritable colonie européenne s'est formée à Mongtse.

Naturellement, cette colonie eut besoin de délassements ; on se réunit, on forma des sociétés de jeux, des clubs, et comme, en somme, la population étrangère est en majorité française, que l'œuvre du chemin de fer est tout entière française, et que la ligne est exploitée par les Français, la fête nationale du 14 juillet devait être célébrée d'une manière spéciale ; et les Chinois, qui sont gens à aimer l'éclat des fêtes y prennent chaque année une grande part.

Je passerai sous silence les visites officielles de la matinée entre fonctionnaires chinois et français, lesquelles visites sont d'ailleurs aussi banales ici qu'en Europe. Ce qu'il y a d'intéressant, ce sont les jeux chinois, les ornements des maisons couvertes de fleurs, de feuillages, ces tentures chinoises, ces originales et magnifiques lanternes en papier surchargées de fleurs aux vives couleurs. Toute la journée, mais surtout à l'aurore et à la nuit tombante, les pétards, dont la Chine a la spécialité, font un bruit infernal, et le soir, quand la nuit est tout à fait venue, la ville de Mongtse apparaît illuminée comme si un incendie jetait sur elle le reflet de ses flammes.

Les feux d'artifice sont, avec les pétards, le fond des réjouissances chinoises, et les Chinois sont nos maîtres en la matière. Ils ont connu le feu d'artifice bien longtemps avant nous et l'ont amené à un rare degré de perfection, non pas la fusée qui est banale comme partout, mais les pièces montées ; il en est de ces dernières qui sont vraiment remarquables.

Et ainsi, le jour avec les jeux divers, le soir avec les illuminations et les feux de joie, le bon Céléste fête tous les ans à Mongtse la prise de la Bastille !

Quand fêtera-t-il la prise de ses bastilles ?

JOSEPH DAUTREMER.

1. Au Brésil, le lamantin est plutôt connu sous le nom de « cochon d'eau ».



Les Fêtes du Tet à Lao-Kong. A cette époque l'Annamite dépense tout ce qu'il a et ne se remet au travail que lorsqu'il n'a plus un maravédis.



Le 14 juillet, à Mongtze, les jeunes Européens de la société éphémère du « Chohul-Club » promènent la bannière, suivis de tous les indigènes.



En l'honneur de la Fête nationale, à Mongtze, des courses en tonneaux sont organisées tous les ans au Fort Blockhaus.



A la grande joie des spectateurs, l'embarcation tourne sans cesse sur elle-même, empêchant les concurrents d'arriver au but.



La fête des fleurs à Yunnanfou est une exhibition de fleurs merveilleuses et d'a-bres nains aux formes bizarres.



Le Tao-tai, préfet de Mongtze, se rendant à l'invitation de la colonie française à l'occasion des fêtes au 14 juillet.

LES RÉJOUISSANCES POPULAIRES EN INDO-CHINE



LA VISION DU PÊCHEUR DE PERLES

A peine a-t-il atteint le fond des eaux que Saïd, le pauvre paria, pris d'étourdissement, voit comme dans un rêve apparaître un génie des eaux lui tendant un coffret où des milliers de perles précieuses mêlent leur chatolement... Son âme est-elle déjà transportée dans le paradis de Brabma, de Vichnou et de Siva ?

De la Baltique au Sud Africain

Les Migrations d'Oiseaux

Les migrations d'oiseaux sont certainement un des plus grands sujets de préoccupation des naturalistes à travers les siècles.

Depuis quelques années, on s'efforce de recueillir des faits exacts, résultant d'expériences méthodiques, pour établir une théorie de la migration dans son ensemble. Des stations ont été créées dans ce but. La plus importante, jusqu'à présent, est celle de Rossitten, petit village de pêcheurs, au bord de la Baltique, sur la longue langue de sable appelée la *Kurische Nehrung* séparant de la Baltique le *Kurische Haff* où se jette le Niémen.

Rossitten est entouré de dunes très élevées et situé dans une région sans aucun charme; en un mot, c'est un pays perdu mais qui convient très bien aux oiseaux migrateurs, car il renferme tout ce qu'il faut pour satisfaire à leurs besoins. Ils s'y arrêtent donc, en grand nombre, au cours de leurs voyages, tant à la montée qu'à la descente.

Le lieu convenait donc à merveille à la *vogelwarte* que la société ornithologique allemande y a installée.

Dans cette *vogelwarte* ou station ornithologique permanente, on s'applique à capturer les oiseaux et à les marquer, puis on les remet en liberté. Le public est l'indispensable collaborateur de cette intéressante entreprise.

Un oiseau portant la marque de Rossitten est-il pris ou tué, on doit faire parvenir l'anneau à la *vogelwarte* en mentionnant l'endroit et la date où la bête fut trouvée. Par la marque numérotée, on retrouve, sur les registres de Rossitten, le signalement de l'oiseau et l'on sait à quelle date il y fut inscrit. Il suffit alors de comparer les deux données pour se rendre compte de ses déplacements.

Il est bien certain que, pour toutes sortes de raisons, on ne peut espérer reprendre qu'une très faible proportion des bêtes marquées; si faible soit-elle, cette proportion suffit pour établir des données sérieuses et indubitables.

Chaque année, il passe, à Rossitten, d'innombrables bandes de corneilles mantelées que la population capture au filet et tue, ensuite, pour ses provisions d'hiver. La *vogelwarte* en achète quelques-unes, vivantes, bien entendu, elle les marque, puis leur donne la clef des champs. Huit pour cent des corneilles ainsi marquées sont reprises, ultérieurement, à la station. Pour un de ces oiseaux, quatre ans et une semaine s'étaient écoulés entre la capture et la recapture: capture le 12 octobre 1903 à Rossitten et recapture le 20 octobre 1907 à l'embouchure de la Vistule.

Les mouettes sont recapturées dans une plus forte proportion que les corneilles: douze à dix-sept pour cent. Les faits ont établi que la mouette suit deux routes différentes pour gagner le midi de l'Europe en automne: l'une par Vienne, Trieste, les bords de l'Adriatique, jusqu'au Pô et Tunis, l'autre par la côte de la Baltique jusqu'à la mer du Nord, puis le long du Rhin et après le long du Rhône jusqu'au lac de Genève et à la Méditerranée.

Des cigognes marquées à Rossitten ont été reprises en Afrique; l'une d'entre elles a été prise près du lac Tchad en octobre 1906, par un officier français, une autre près de Fort-Jameson, dans la Rhodésie nord-orientale, une troisième au pays des Basoutos, dans le Sud-africain. Voilà de belles randonnées.

En Hongrie, il existe également une station pour l'étude expérimentale de la migration des oiseaux. Elle n'atteint évidemment pas la perfection de Rossitten, elle est formée de plusieurs particuliers, amateurs, fonctionnaires, chasseurs et naturalistes, qui reçoivent, du bureau central d'ornithologie hongrois, des anneaux numérotés. Lorsqu'ils peuvent capturer un oiseau, ils le marquent et transmettent les renseignements indispensables audit bureau, qui les note soigneusement. A la fin de l'an dernier, il avait été libéré 1,064 oiseaux de vingt-sept espèces, sur lesquels dix furent repris, notamment deux cigognes, capturées l'une au Natal et l'autre en Palestine.

Ces deux exemples ont déjà produit leurs fruits et l'Université d'Aberdeen, en Écosse, vient d'imiter l'Allemagne et la Hongrie, en s'inspirant de la station de Rossitten, le Danemark également. A Londres. M. Witherby, directeur du magazine *British birds*, vient d'organiser un service sur le modèle hongrois, en proposant à toutes les personnes qui voudront coopérer à son entreprise, de leur envoyer des anneaux pour marquer les oiseaux migrateurs.

C'est donc un service à rendre à l'histoire naturelle de faire connaître les marques des différentes stations ornithologiques, afin de faciliter la tâche de celles-ci.

Les oiseaux allemands sont marqués *Vogelwarte Rossitten*; les hongrois: *Ornith-Kazpont, Budapest*, les écossais *Aberdeen Univ.*, abréviation d'Aberdeen University et ceux du *British birds* de Londres: *Witherby, High Holborn, London*.

EUGÈNE BEYLIER.

LÉGENDES & MIRAGES

La Vision

du Pêcheur de Perles

SAÏD l'Hindou, le pauvre paria, aime la fille du rajah de Myrzapoor, et la belle Aouda aux yeux noirs, aux cheveux d'ébène, ne pense pas à lui! Que n'a-t-il la fortune, de l'or pour acheter palais, éléphants, chevaux, étoffes précieuses, armes superbes! Alors, il serait l'égal du rajah et Aouda pourrait être à lui.

Hélas! tout cela n'est qu'un rêve et Saïd pense à mourir... Lors de la prochaine pêche il demeurera au fond de la mer et son corps deviendra la proie des monstres de l'océan, mais son âme libre et joyeuse ira goûter le et les plaisirs divins dans le paradis de Brahma, de Vischnou et de Siva.

Le jour du départ est venu, on arrive sur le lieu de la pêche. Après une longue prière, Saïd, muni de son panier, saisit la corde et, alourdi par la pierre qu'il maintient entre ses pieds, disparaît dans les flots. Bientôt il repose sur le fond et va détacher la corde, son seul espoir de salut, qui le relie à la barque. Déjà une sorte de torpeur l'enveloppe, ses oreilles bourdonnent et, comme dans un rêve, il croit voir errer autour de lui le fantôme de l'aimée. Soudain la vision se précise, un génie des eaux est devant lui, tendant un coffret rempli de perles précieuses « Vis et sois heureux, Saïd, murmure le génie; le Dieu des eaux a eu pitié de ta misère; prends ce qu'il t'envoie! » Saïd s'empare du coffret qu'il cache sous un lit d'algues et veut remonter à la surface, mais le lien qui le reliait à la terre est rompu et, avant d'avoir repris connaissance, le pauvre paria succombe au fond des eaux.

BONQUART.

Chez les Roitelets du Congo

Ce que l'on fait avec les pieds d'éléphants

A l'issue de chasses à courre, on offre le pied du cerf ou du chevreuil qui vient d'être tué à la dame à qui l'on désire faire honneur. D'où l'expression « faire les honneurs du pied ». Et la coutume nous vient du moyen âge ou tout au moins de la Renaissance.

Elle pourrait nous venir du centre de l'Afrique, comme vous allez voir.

Je ne veux pas dire qu'au Congo ou au Soudan les règles de la chevalerie soient strictement appliquées. Avouons même, tout de suite, que les dames y sont tenues en une assez médiocre estime. Il s'agit simplement ici des honneurs du pied et, en l'espèce, du pied d'éléphant.

Nous ne voulons pas décrire, ici, les péripéties d'une chasse en Afrique. Nous supposons la bête atteinte mortellement. Il ne faudrait pas croire que les défenses seules sont recherchées et qu'une fois extraites par les meilleurs dentistes de la troupe, on jette le reste aux vautours et aux hyènes. La viande d'éléphant est fort appréciée et cela change un peu du poulet, mets habituel des nègres de cette contrée.

Les oreilles sont des trophées un peu volumineux, qu'on amène rarement jusqu'en Europe, mais qui font d'excellentes tentures aux cases de nos amis noirs.

La trompe se mange aussi, mais il convient d'avoir de solides mâchoires...

Quant aux pieds, on les coupe à environ un mètre du sol et on les offre au chef. Celui-ci désigne immédiatement quatre porteurs particuliers et toute la troupe se met en marche, rapportant son gibier en morceaux. Les défenses viennent en tête, puis les pieds; pour le reste, il n'y a pas de protocole.

Vous demandez ce que le chef va bien pouvoir faire de ces colonnades noirâtres.

Attendez.

Arrivés au village, les quatre pieds monstrueux semblent un peu dédaignés, tout d'abord. On les relègue au coin d'un bois et les vers s'y mettent, ce qui manque véritablement de poésie. Mais aux tropiques, ver et mouche, l'un portant l'autre, s'acquittent assez vite de leur besogne. Au bout de quelques jours, l'os est à jour. Mais la peau reste intacte: la peau du pied d'éléphant est un cuir à toute épreuve, ni les chacals ni les microbes n'y peuvent mettre le nez. Et voici le pied qui, l'os extrait sans douleur, ressemble à la botte de sept lieues d'un géant du pays nègre.

Approchez-vous, maintenant, lecteur; qu'est-ce que font ces hommes, ils emplissent les bottes de terre, ils les chargent sur leurs épaules. Le voici en route vers la case du chef à qui elles appartiennent.

La case, aménagée à la moderne, à la moderne du centre africain, est entourée d'une barrière. Et entre cette barrière et l'habitation, une allée est dessinée, une allée dont l'ombre est due à un bel alignement d'énormes vases de fleurs... exotiques, bien entendu. Regardons d'un peu plus près ces vases aux contours rugueux, de couleur noirâtre. N'hésitez pas davantage, ce sont d'anciens pieds d'éléphants et leurs quatre frères vont compléter l'ornementation. On va y planter quelques palmiers nouveaux.

Et, tout au bout, à la porte de la case, assis sur un dagobert végétal, le chef regarde les trophées de chasse en fumant le calumet de la paix.

JACQUES BLANCHÉDIEU.

SOUS LES RUINES DE SAINT-PIERRE

Histoire dramatique

B d'une « Titane »
et d'un « Béké »

QUAND il eut bien contemplé les pierres noircies éparses sous la végétation envahissante, — tout ce qui restait de sa maison natale, — Bertrand de Douaren détourna vers la mer ses yeux pleins de larmes.

Devant l'océan très bleu, la ville de Saint-Pierre renaissait au pied du volcan calmé. Six ans auparavant, l'aube d'un jour de mai, une aube de feu, pulvérisait la perle des Antilles, et voilà qu'aujourd'hui, sous sa propre cendre, la ville s'éveillait dans une verdure qui, bien avant l'homme, avait repris ses droits à la vie.

Tous ceux que leur absence avait sauvés de la terrible catastrophe revenaient chercher parmi les décombres les pierres de leur foyer. Et lui, Bertrand de Douaren, revenait aussi après sept ans de séjour à Paris, unique héritier désormais d'un vieux nom créole, tout seul, sur des ruines.

Il reconnaissait tout, la rade incendiée sur cinq kilomètres, du carbet au bourg du Prêcheur, la place Bertin que traversait maintenant la rivière Goyave déviée de son cours. Un hôtel neuf s'y élevait déjà et partout, partout devant des cases hâtivement construites, des arbres, des champs de canne poussaient sur la terre plus féconde. Dans les papayers, des bengalis, des colibris pareils à des fleurs chantaient, sans souvenirs, et des parfums passaient très doux.

Un bruit de voix fit retourner le jeune homme. Des ouvriers travaillaient à déblayer les ruines d'une maison voisine.

Il s'approcha pour les interroger. On allait donc là aussi arracher lianes et broussailles, rebâtir la maison?

Un grand mulâtre le renseigna, parlant avec volubilité et force gestes. Eh oui, la jeune demoiselle qui se trouvait à Fort-de-France au moment où sa famille entière périt dans la catastrophe, faisait tout remettre en état. Chaque jour, elle venait voir les travaux.

Justement elle arrivait. Il la montra au *béké*¹ là-bas, sous les tamariniers.

Bertrand était devenu très pâle. Après sept ans d'absence, le souvenir de la petite métisse qui avait été sa fiancée demeurait aussi pur, aussi tendre en son cœur.

Cette jeune femme en deuil, à la démarche lente, était-ce bien Suzanne Pacifique, la petite *titane*² jolie et gaie qui dansait la *biguine* le dimanche avec ses *ti-zanmies*³? Elle portait alors cette robe courte à pans droits appelée *redingote* et son madras bariolé se terminait en deux ailes de papillon si drôles...

C'était été un roman court mais terrible que le leur. En parlant d'épouser la jeune fille, Bertrand déchainait tout de suite l'orage.

Un blanc, un de Douaren élever jusqu'à lui cette petite, guenon qui avait des parents à la côte⁴? Est-ce qu'il perdait la raison?

Sans tarder, on l'envoyait à Paris pour suivre ses études et les lettres de Suzanne seules le consolait de loin en loin. Et puis un jour, une nouvelle stupéfiante lui parvenait : son père avait disparu brusquement. La haute situation

du planteur, l'estime dont il jouissait, tout contribuait à passionner l'opinion. Des rumeurs étranges couraient. On accusait presque ouvertement le mulâtre Jasmin Pacifique d'avoir attiré le *béké* dans un guet-apens. On savait les jeunes gens fiancés malgré la haine de leurs familles. Il n'en fallait pas plus pour jeter les uns contre les autres créoles et gens de couleur.

Mais, quelques jours plus tard, le mont Pelé nivelait les ressentiments dans un déluge de feu et la ville détruite gardait sous ses ruines le secret de la disparition du créole. Peu de temps après, Bertrand apprenait que la *titane* éloignée à Fort-de-France aux premiers signes d'éruption venait d'échapper miraculeusement à la mort. Mais depuis six ans, hantés par le souvenir de l'accusation terrible, ni Suzanne, ni lui n'avaient osé écrire.

En regardant arriver la jeune fille, Bertrand chassait ces pensées sombres. Est-ce qu'autour de lui, ce décor lumineux, harmonieux, parfumé ne disait pas d'oublier? Est-ce que la verdure luxuriante ne puisait pas des forces nouvelles dans la cendre même? L'orage calmé, les oiseaux siffleurs ne se faisaient-ils pas entendre comme autrefois? Pourquoi gardait-il tant d'amertume au cœur quand le ciel était si doux et plein d'amour pour les hommes? Cette belle jeune fille montant le sentier dans le soleil, c'était toute son enfance heureuse, tout son bonheur qui revenait à lui.

L'ayant reconnu tout de suite, elle s'approcha sans hésiter, les mains tendues, avec un beau sourire triste et, lorsqu'il l'eut rejointe, elle dit simplement :

« La France, la grande ville n'ont donc pas réussi à vous faire oublier nos mornes sauvages? »

— Non, Suzanne. J'ai toujours gardé dans mon cœur le culte profond du passé, de tout le passé. »

Elle rougit un peu, et sa petite main montra la ville renaissante.

« Personne n'a oublié. Partout de nouvelles maisons se bâtissent et je vais, moi aussi, faire relever ces pauvres ruines. Ma vieille nourrice, qui est superstitieuse, ne voulait pas. Vous vous rappelez bien Zulima? Je n'ai plus qu'elle. »

Il montra son foyer détruit.

« Je suis revenu pour cela aussi, » murmura-t-il.

Ils marchèrent dans le sentier, côte à côte, silencieusement. Parfois, à leur approche, un cardinal couleur de feu s'envolait des buissons lourds de barbadines mûres.

« Vous rappelez-vous, Suzanne, dit-il tout à coup, cette promenade que nous avons faite un jour pour aller consulter un vieux sorcier au Morne-Rouge? »

Oh! oui, elle se rappelait. N'était-ce point dans la misérable case du vieux nègre que tacitement ils s'étaient liés pour la vie? Le bonhomme lisait l'avenir dans les *cate*¹ et l'*an-main*². Pour une pièce blanche ils avaient obtenu de lui l'un de ces *quimbois* ou philtres merveilleux qui assurent la fidélité.

« J'ai gardé le *quimbois* du sorcier, » dit-elle.

Alors il s'arrêta devant elle, pâle d'émotion. Une clarté très douce, tamisée par les feuilles vernies d'un jacquier, les baignait. Il prit la petite main brune et tremblante, et lentement, lentement la porta jusqu'à son cœur.

Sous terre, on retrouvait presque intacts les canalisations, les fils électriques, comme si la

ou place Bertin, les travailleurs penchés sur les ruines relevaient la tête :

« Voici la petite Pacifique avec son *doudou*¹. »

Ils passaient, rayonnants de jeunesse et d'espérance, allant constater chaque jour les changements accomplis dans leur domaine. Car entre les deux propriétés voisines autrefois on ne reconstruirait pas le mur de séparation.

Un matin, en déblayant les fondations dans l'ancienne demeure de la jeune fille, un ouvrier s'arrêta, très étonné, et appela Bertrand.

« Regardez-donc comme c'est curieux. On dirait qu'il y avait là une cachette murée par des briques. »

Les autres, intrigués, s'étaient approchés. Il existait peut-être un trésor dans la cave.

L'homme, à coups de pioche, attaqua le mur qui sonnait le creux. Tout d'un coup la paroi creva. Dans la poussière rougeâtre un crâne humain apparut, un crâne où des mèches de cheveux adhéraient encore.

Et sous un dernier coup de pic, les briques hâtivement scellées s'écroulèrent, laissant voir un cadavre desséché, tassé sur lui-même, que recouvraient mal des loques de toile.

Bertrand s'approcha, plein d'épouvante. Au doigt crispé du cadavre, il vit une bague, trop large maintenant, sur laquelle il reconnut les armes de sa famille, la bague de son père.

Les accusateurs ne se trompaient pas. Le mulâtre, ayant assassiné son ennemi, l'avait muré là, dans sa cave, quelques jours avant l'éruption.

Alors la pauvre *titane* et le *béké*, le cœur broyé par l'inexorable, s'écartèrent lentement l'un de l'autre.

Le jeune homme voulut dire quelque chose. Puis, mordant ses poings pour ne pas hurler de désespoir, il s'en alla comme un fou.

Et toujours dans la lumière gaie, les oiseaux chantaient, et toute la nature semblait en fête sous le ciel bleu menteur qui leur avait promis le bonheur et l'oubli.

— MARIN BEAUGEARD.

1. Fiancé.



Les Races qui s'en vont



De la Piste de guerre à la Piste de cirque

Chateaubriand, exilé de sa patrie, se prenait à envier le sort des sauvages avec lesquels il vivait dans les forêts du Nouveau-Monde. Hélas! que dirait-il, s'il lui était donné de voir combien aujourd'hui les frères d'Atala et de Chactas mènent une existence peu enviable...

La race disparaît terriblement vite et il faut croire que l'état de sauvage ne nourrit plus son homme, puisque, s'exilant à leur tour, beaucoup de Peaux-Rouges se sont faits acteurs.

Grâce à la popularité que leur ont donné les récits de Fenimore Cooper et de Mayne-Reid, les enfants de la Prairie suscitent toujours une grande curiosité. Buffalo Bill, après les avoir combattus en 1893, lors de la dernière insurrection contre les faces pâles, les a promenés à travers le monde entier. D'autres impresarii ont montré des troupes analogues très intéressantes, et actuellement les tribus d'Indiens campées au Jardin d'Acclimatation obtiennent

plein air, c'est toute la « Prairie » et tous les « Chasseurs de Chevelures ».

Il y a quelque chose de mélancolique dans l'existence factice de ces Indiens, trainant de ville en ville leurs mocassins d'éternels vagabonds. On dirait qu'il y a une fatalité sur cette race de nomades, chassés par les envahisseurs et qui, après avoir erré dans les grandes plaines de l'Amérique, doivent, pour vivre aujourd'hui, errer hors de leur patrie, offrant à la curiosité des « Visages-Pâles » toute l'intimité de leur vie.

Du moins, cela nous semble triste, parce que nous avons aimé dans notre enfance Rosée de Juin, Incas et Cœur-Dur, mais les Indiens ont bien changé depuis ce temps-là et notre civilisation leur paraît bien préférable à la vie d'aventures. Ceux que les succès de théâtre ne tentent pas, deviennent, dans les villes américaines, cochers, domestiques, crieurs de journaux, et ceux qui sont coiffeurs ne scalpent jamais leurs clients.

Ily en a encore qui vivent librement, sous la tente, très loin dans l'Ouest, mais si la paix est faite entre eux et les conquérants du sol, les Peaux-Rouges ont un ennemi beaucoup plus redoutable que l'homme blanc et qui achève de les décimer rapidement. C'est l'alcool. L'eau de feu aura raison des adorateurs du Grand Manitou, et après tant de tribus aujourd'hui disparues, nous verrons mourir les derniers Peaux-Rouges aux États-Unis.

Cette race fière et beaucoup plus pacifique qu'on ne le croit généralement ne semblait

pas destinée à subir le joug des blancs, ni à se laisser pénétrer par la civilisation. Pourtant, les Indiens de music-hall, ceux qui ont renoncé à la piste de guerre pour la piste du cirque, ceux-là ne détestent pas les blancs.

mairie de Neuilly, puis à l'église Saint-Pierre, furent unis comme de simples citoyens français, le guerrier High Bull (*Le Grand Taureau*) et M^{lle} Kanawackta (*Source bruissante*.) Toutes les tribus étaient là en vêtements de

peau, faisant fête à la jeune épousée charmante dans sa robe blanche et au mari curieusement tatoué. Deux superbes cow-boys caracolaient en tête du cortège et l'on se montrait avec curiosité le grand chef, encore très noble d'allure, malgré ses cent cinquans.

Il nous a été donné une fois de contempler un autre tableau bien curieux aussi. C'était à Saint-Malo, au moment où le colonel Cody y exhibait ses Peaux-Rouges.

Les Indiens s'étaient répandus en ville et sur les grèves. Le soir, comme nous passions sur le Grand Bey, rocher où se trouve le tombeau de Chateaubriand, nous vîmes tout à coup avec surprise deux Sioux, un homme et une femme, qui, debout, près de la tombe du grand écrivain, regardaient la mer. Évidemment, ils n'ont jamais su qu'un Chateaubriand a écrit l'histoire

d'Atala et de Chactas, mais au soleil couchant le tableau ne manquait pas de grandeur.

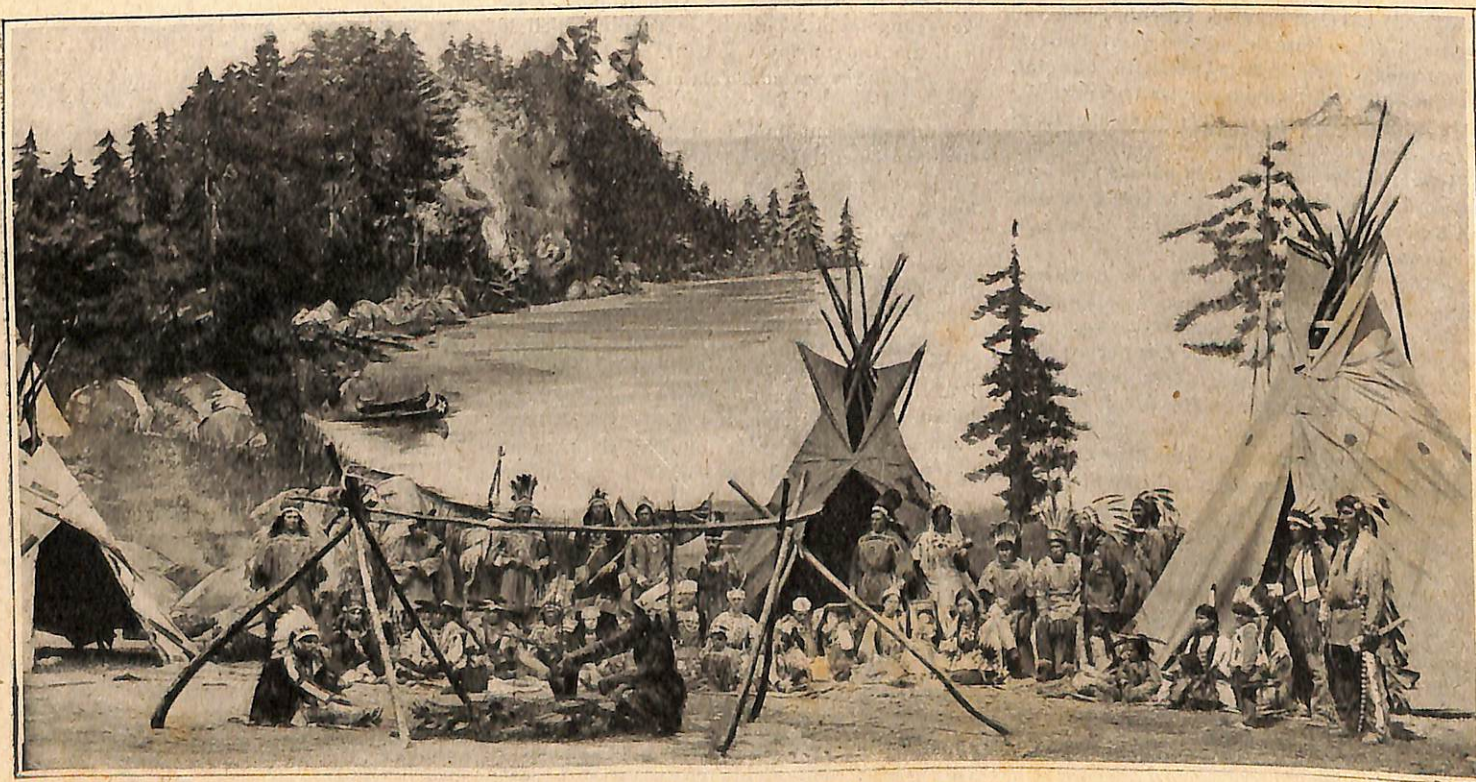
Et si les Indiens ne se sont pas inclinés devant cette simple croix de pierre, le grand homme n'a-t-il pas tressailli dans sa tombe en voyant ce qu'étaient devenus les habitants de ses chers grands bois...

✻ CYRILLE VALDI.



Sous la conduite d'un chef, des tribus de Peaux-Rouges venaient souvent, mais vainement, présenter au gouvernement leurs revendications.

Il y a quelques semaines, nous avions le plaisir de représenter le *Journal des Voyages* au mariage peu banal d'un Sioux et d'une Iroquoise du Jardin d'Acclimatation, et à la façon dont tous ces grands gaillards hérissés de plumes sablaient le champagne et grillaient des cigarettes, nous avons pu nous convaincre une fois de plus qu'ils ne souffrent pas de cette vie, ô combien modernisée ! A la



DE LA PISTE DE GUERRE A LA PISTE DE CIRQUE

Dans ces exhibitions ne dirait-on pas qu'une fatalité plane sur cette race de nomades chassés par les envahisseurs et forcés pour vivre, aujourd'hui, de dévoiler à la curiosité des Visages-Pâles toute l'intimité de leur vie ?

Chez les Papous anthropophages Le Secret de l'île Bleue

Par JULES LERMINA

Dans les rues de Melbourne, un jeune malheureux, triste épave, Ralph Cardwell, erre, prêt au suicide. Mais il sauve la vie à miss Lucy Moore, fille du docteur, qui allait être assassinée par les Dayaks fanatiques et que n'a pu protéger Myrgas, son maître de musique à qui elle était confiée et qui l'a honteusement abandonnée. Le jeune Ralph est blessé. On le sauve.

Mais le lendemain, il n'est question dans la ville que de la lâcheté de Myrgas ; ce dernier, comprenant alors toute l'infamie de son acte, se dit que la riche héritière dont il convoitait la dot va le mépriser et, par d'habiles manœuvres, il tâche de la compromettre. Lucy Moore ne répond que par le dédain aux épîtres du piètre personnage ; furieux, il s'introduit par surprise chez la jeune fille mais à l'appel, de celle-ci, son père et Cardwell arrivent à son secours.

CHAPITRE VI

L'Aveu. (Suite)

SUR un geste de Moore, les serviteurs entraînent Myrgas qui proférait des paroles de vengeance.

« Décidément, monsieur, dit Lucy qui n'avait pas perdu son sang-froid, il est écrit que vous arriverez toujours à temps pour me sauver... »

Et elle tendit la main à Ralph, ensouriant. Comme il avait fait en face de Moore, il ne prit pas cette main et se contenta de s'incliner profondément.

« Mademoiselle, dit-il, je suis profondément heureux du hasard qui m'a permis de vous rendre service... et surtout de conserver au docteur Moore une fille qu'il aime de toute son âme... Ne vous exagérez pas cependant l'importance d'un acte que tout homme de cœur eût accompli à ma place, et je suis déjà trop payé par la sympathie que votre père m'a témoignée... et au moment de quitter cette maison qui me fut si hospitalière, permettez-moi de vous dire que j'emporterai en moi le plus doux, le plus pénétrant souvenir... »

Il s'interrompit. Les paroles s'arrêtaient dans sa gorge, et l'émotion le paralysait.

Lucy, en qui ses paroles éveillaient des sentiments si douloureux qu'elle avait peine à les supporter, échangea avec son père un regard interrogateur.

Quoi ! Il allait partir... déjà !...

« Mon enfant, dit le docteur d'une voix grave, ce m'est un véritable chagrin d'entendre mon hôte parler si tôt de quitter cette maison que je voudrais faire sienne... mais, à toutes mes insistances, il a répondu par la manifestation d'une volonté que je n'ai pu fléchir et que ma reconnaissance même m'interdit de contester... »

— Et si je joignais mes prières à celles de mon père, dit Lucy dont les beaux yeux s'emparaient de larmes, n'obtiendrais-je pas tout au moins quelques heures de répit ? »

Ralph était à bout de résistance, il revoit en Lucy cette exquise apparition qui avait hanté sa fièvre et qu'il avait retrouvée plus douce encore au réveil.

Il se sentait attiré vers elle par une sym-

j'ai passé dans votre vie et j'ai eu la joie ineffable de faire un geste bien naturel, mais utile... J'en ressens un commencement de fierté... »

Il hésita, puis ajouta avec énergie :

« ... Et de réhabilitation... Laissez-moi partir, sans que je vous aie dit mon nom... du moins pas une ombre ne se mêlera au souvenir indulgent que vous conserverez de ce passant à jamais disparu... »

— Eh bien ! non... cela ne sera pas ! s'écria Lucy. Je sais, je sens que vous souffrez, je sais, je sens qu'il y a dans votre vie un secret qui vous mine et vous tue... Par cette vie que vous m'avez conservée, je vous adjure d'avoir confiance en mon père ; en moi... Nous sommes des amis sincères : mon père vous aime comme si vous

étiez son fils... comme si vous étiez... mon frère... Vous ne voulez pas nous donner votre main... Je la prends vaillamment, honnêtement, en toute la sincérité d'une amitié profonde... »

Malgré sa résistance, elle serrait la main du jeune homme dans la sienne.

« Et nous avons droit à partager vos douleurs, quelles qu'elles soient... Je vous adjure de croire en nous... »

Alors, le jeune Anglais se redressa, ayant au visage une expression de désespoir infini.

« Chassez-moi, fit-il d'une voix sourde, je m'appelle Ralph, fils aîné de lord Cardwell, membre de la Chambre haute d'Angleterre... et je suis un voleur ! »

Et le malheureux

attendait anxieusement l'arrêt du docteur Moore.

CHAPITRE VII

Pacte infâme.

Comme tous les ports commerciaux, celui de Melbourne, qui s'étend jusqu'à quatre milles dans la rivière Garra, est enserré de toutes parts par des docks, des magasins, des ateliers, tout cela noirci de fumées poisseuses, puant de goudron et de salaisons.

Autour de ces locaux commerciaux et industriels, se tassent des ruelles étroites, fangeuses, bordées de bâtiments construits à la diable, bureaux dépendant des splendides palais du Centre, avec, sur de longues bandes de bois peint, le titre de la maison mère : *Australian Company, Navy offices, Steam and Electric engines agency*, etc.

Magasins de consignation, bureaux d'enrôlement maritime, sans parler des douanes qui dominent tout de leur masse officielle



LE SECRET DE L'ÎLE BLEUE

« Ah ! tenez... Tout Cornerthal que vous êtes, j'ai envie de vous assommer d'un coup de poing, » dit master Chip. (P. 127, col. 1.)

pathie qui l'envahissait tout entier... Ah ! quelle joie c'eût été pour lui de conquérir cette affection, qui eût été le bonheur de toute sa vie... En un instant, ces deux êtres s'étaient devinés l'un l'autre : même bonté, même intelligence, même dévouement...

« Je vous en prie, reprit Lucy dont la voix tremblait, donnez-nous ces quelques heures... Vous ne pouvez refuser notre amitié, votre courage nous a donné des titres sur vous... quelques heures seulement, pendant lesquelles pas une question ne vous sera adressée... Donnez-nous cette illusion de l'amitié d'un homme qui a mérité notre estime et notre reconnaissance.

— Mais vous ne voyez donc pas que vous me torturez ! s'écria Ralph avec désespoir. Vous ne comprenez donc pas que votre bienveillance, que votre bonté, que cette grâce exquise avec laquelle vous me parlez, que l'estime même que vous me témoignez, sont autant de pointes de fer qui me déchirent le cœur... Je suis un inconnu,

et imposante. Là dedans grouille une population mélangée de professionnels affairés, d'employés hâtifs, de marins, de gabellous et aussi, on le devine facilement, d'individus bizarres, appartenant à toutes les nations connues ou inconnues.

Dans l'une de ces *lanes* des plus resserrées et qui avait cette originalité de rester obscure, même sous le plein soleil du tropique, une petite hutte montrait sa façade de bambous, avec une porte et une fenêtre. Véritable case, dont cependant la modestie se relevait d'une enseigne suggestive :

« Bureau d'émigration et d'exploration. Engagements de mer. » Avec, au-dessous, cette ligne alléchante : « Bons salaires. Primes élevées. »

Ce bureau restait fermé pendant de longs mois de l'année; puis, sans raison apparente, sa porte s'entr'ouvrait et on y voyait pénétrer des matelots aux allures louches, qui ne semblaient nullement disposés à se laisser, comme on dit, interviewer.

Si nous pénétrons à l'intérieur, deux jours avant les scènes que nous avons racontées, nous trouvons, devant une table en bois noir servant de bureau, deux hommes causant à voix basse comme s'ils craignaient d'être entendus du dehors.

L'un, à la face tannée, portant une sorte de casque de cuir noir qui lui enserrait toute la tête et ne laissait à découvert que l'ovale du visage, master Chippewitt, un rouleur d'océans, batteur d'archipels, court, tassé, solide, la mâchoire prognathe, brutale, les yeux enfoncés sous les orbites, le tout adonné d'une barbe sale et hirsute.

L'autre... plus étrange, parce que plus simple. Il est arrivé tout à l'heure, enveloppé d'une houppelande de toile cirée qui l'enveloppait tout entier et la tête cachée sous un capuchon. Mais, à peine entré, il a rejeté tout cet appareil et s'est révélé sous la forme d'un gentleman, à la face glabre, au profil aigu, aux lèvres minces... les yeux sont clairs, bleuâtres, froids comme une lame d'acier... et peut-être les employés de la maison de fret et de consignation, — très confortable bâtiment et de tenue fort honnête, au coin d'Argyll street, à deux pas du Parlement — seraient-ils fort étonnés de trouver là leur honorable directeur, M. Philips Cornerthal, qui jamais ne se montra que sous les espèces du *businessman* le plus correct.

Surtout s'ils entendaient le dialogue échangé :

« Encore une fois, dit Cornerthal, dont les traits sont contractés par la colère, je vous défends, maître Chippewitt, de m'obliger à venir vous trouver dans ce bouge infect... En vérité, je suis forcé de prendre telles précautions pour m'aventurer jusqu'ici, que j'ai l'air d'un larron en quête d'un mauvais coup... vous avez mes ordres. Je vous paie largement et j'ai droit à votre obéissance... Vos rapports écrits me suffisent et je vous engage désormais à vous en tenir là. »

L'autre le regardait en ricanant. Il le laissa achever sans l'interrompre.

Puis, d'un ton calme, mais d'une voix

rauque où une rage intérieure s'amalgamait d'un relent de tous les pires alcools :

« Monsieur Cornerthal, dit-il, je n'aime pas qu'on se f... de moi !... »

— Hein? Vous dites?

— Je dis ce que je dis... Ha! ha! on veut se payer la tête de papa Chip, et on croit qu'il se laissera dindonner, sans protester...

— Qu'est-ce que ce ton? Il me semble que vous vous oubliez...

— Je m'oublie peut-être moi-même... mais je me souviens d'autre chose... Mon honore patron, voulez-vous me dire à quel taux ont été estimés les misérables cailoux que je vous ai rapportés, lors de ma dernière expédition?...

— Comment! à quel taux? Des pierres sans valeur!...

— Mais que nous payons fort cher... n'est-il pas vrai? Si cher que si jamais le petit trafic auquel nous nous livrons venait à être découvert, il n'y aurait pas de potence assez haute pour nous y pendre... »

Cornerthal avait tressailli.

« Vous vous trompez... Il n'y a pas de trafic... »

— Vraiment!... Tout d'abord, laissez-moi vous dire que vos finesses ont été cousues de fil trop blanc... Que m'aviez-vous dit lorsque je suis revenu de là-bas, la première fois, en vous rapportant un panier de ces pierres — sans valeur — que les gens de là-bas m'avaient données... Faut-il vous rappeler dans quelles conditions... »

— C'est inutile... Tout ce que vous dites n'a aucun sens...

— Pas possible!... Alors, j'éclaire ma lanterne... Quand, par le plus grand des hasards, ballotté par la plus chienne des tempêtes que j'aie jamais subies, j'ai débarqué dans cette île, où tout est bleu, le ciel, les collines, le sol... j'ai été cerné, moi et les compagnons, par une horde de lascars nus, tatoués des pieds à la tête, armés jusqu'aux dents, qui n'auraient fait de nous qu'une bouchée, si nous n'avions pas été les rudes gaillards que nous sommes...

« Nous nous sommes défendus à outrance, d'autant qu'à voir les dents de ces estimables sauvages nous devinions fort bien à quelle destinée nous étions voués... la marmite ou la broche, au choix... »

« Comment nous n'avons pas été tous exterminés, le diable le sait!... ou plutôt, moi, je le sais!... La chance a voulu que, des deux bras que voici, j'aie pu m'emparer du chef de ces monstres, Vo-Huto, et que je lui aie mis le couteau sur la gorge... et les autres de se tenir subitement tranquilles... Il est vrai qu'en se débattant, Vo-Huto m'avait dévoré une oreille! »

« Et on s'est mis à palabrer... Pas comode, la conversation!... Heureusement, maître Chip, qui a berlaudé partout, parle assez bien le papou et ses patois... on a fini par s'entendre... avec moi seul, car les autres n'y comprenaient goutte... »

« Je dois ajouter que, pendant le colloque, de tous les côtés arrivaient des indigènes, tous plus laids et plus féroces les uns que les autres... c'est-à-dire plus de deux cents...

Il était évident que — n'étant que quatorze — nous aurions beau en tuer à plus soif, nous étions flambés... nous étions coupés de la mer... C'était la mort certaine et à courte échéance...

« Alors le chef, que je n'avais pas lâché, voyant que je parlais un peu sa langue, me fit une proposition... honnête... »

« J'aurais la vie sauve, moi et mes compagnons... moins deux!... »

« Pourquoi deux!... Oh! ce cher Vo-Huto ne prit pas de gants pour me l'expliquer... pour les manger! »

Le digne M. Cornerthal était très pâle; Chippewitt parlait d'une voix sourde, sinistre.

« Moyennant ce tribut, le chef des Pavatis s'engageait non seulement à nous rendre la liberté, mais encore à nous livrer toute une cargaison de provisions dont l'île abonde... bois merveilleux, peaux précieuses, épices de toutes sortes, que sais-je? »

« Écoutez, honnête Cornerthal, matin croisé de convict anglais et de forçat allemand, quand j'ai entendu cela... moi, le vieux loup, le dogue, j'ai frissonné des pieds à la tête... »

« Mais il y allait de ma peau... de celle de tous les compagnons. Au lieu de les laisser tuer tous, j'en sauvais douze sur quatorze... et cela sans risque, sans bataille... »

« Pourtant ces deux-là seraient cuits, dépecés, mangés!... Et c'étaient des copains à moi, qui avions roulé sur toutes les mers, qui avions eu faim et froid et mal de mort ensemble... »

— Pas de phrases! interrompit froidement Cornerthal, vous avez traité sur les bases proposées... Vous avez livré ces deux hommes... et vous avez reçu la cargaison. »

Chippewitt grinça des dents, puis : « Oui, j'ai fait cela! Sous un prétexte, je les ai laissés en arrière... ils ont comme disparu... mes hommes étaient trop heureux de se sauver pour y regarder de si près... »

— Et vous êtes venu à Brisbane... où je vous ai payé...

— Très cher! c'est vrai... Même que j'ai été tout surpris quand vous m'avez remis, deux jours après le débarquement, cent guinées de gratification... Bah! un caprice de richard!... J'avais bien autre chose à faire que de réfléchir... moi et mes hommes nous avons fait une noce!...

— Et vos remords se sont si bien effacés, fit Cornerthal en ricanant, que lorsque je vous ai rappelé, vous êtes immédiatement venu me trouver...

— C'est encore vrai! fit master Chip. Je vous avais tout dit... tout de même nous sommes de rudes scélérats...

— Vous êtes surtout un imbécile... Votre seconde expédition n'a-t-elle pas été des plus fructueuses... je vous avais indiqué quels produits il fallait particulièrement obtenir... et vous avez traité... comme la première fois.

— Oui... cette fois-là cela a coûté... quatre hommes...

— Que vous avez fait prendre pour qu'ils fussent mangés.

— Ah! tenez... Vous avez tout l'air de

vous moquer de moi... Tout Cornerthal que vous êtes, j'ai envie de vous assommer d'un coup de poing...

— Je vous aurai d'abord cassé la tête d'un coup de revolver... Oui, oui, c'est comme cela... Voyez, l'outil est dans mes mains... Nous ne sommes pas ici pour échanger des douceurs... nous sommes en affaires. Mais vous ne m'avez pas encore expliqué pourquoi vous vous étiez permis, par une lettre menaçante, de m'appeler ici...

On voyait que master Chip faisait des efforts surhumains pour se contenir...

Ne pas croire d'ailleurs que le misérable eût de véritables remords du métier infâme qu'il avait accepté... fournisseur de chair humaine à une tribu d'anthropophages!

Ce qui l'exaspérait, c'est d'avoir la notion qu'il était un ignoble scélérat, au ban de la société...

Tandis que lui, le Cornerthal, dans ses bureaux d'Argyll street, portait beau, jouant le financier correct, pas trop mal coté, ma foi!

Il y avait des moments où il eût désiré la potence, à la condition de voir, à côté de lui, danser la carcasse de l'autre...

Mais une question précise lui avait été adressée.

Il y répondit :

« A ce second voyage, vous m'avez donné cinq cents livres... Si je n'étais pas l'incorrigible ivrogne que je suis et le vicieux et le bandit — j'aurais eu presque de quoi devenir un honnête homme... »

Il éclata d'un rire sinistre :

« L'honnête homme qui donne ses semblables à manger... »

— Ne répétez donc pas toujours la même chose...

— Voyez-vous, Cornerthal, je ne sais si vous êtes fort... mais il y a des moments où vous ne pourriez supporter ce que j'endure!... Et alors, savez-vous bien! il faut que je boive, que je sois fou!... Votre argent, ah! il est loin! Savez-vous que j'ai eu aussi la fantaisie de jouer!... Oui, je voulais devenir millionnaire et rentrer dans la société... pour y tenir ma place, tout comme vous! Je me suis fait rincer, voilà tout...

— Alors, c'est de l'argent que vous voulez?... demanda Cornerthal qui cherchait à deviner où tendait ce long préambule.

— Oh! vous m'en donnerez... et beaucoup!... J'en veux énormément... Mais ne vous inquiétez pas, j'ai mon moyen!...

Il posa sa main sur le bras de Cornerthal :

« A la première affaire, mon sauvagement, auquel je demandais n'importe quoi, des pierres quelconques pour caler les paniers faits de lianes dans lesquels les denrées étaient entassées, m'avait apporté une pleine corbeille de cailloux gros, informes, qui m'ont rendu le service demandé... je n'avais attaché à cela aucune importance.

« Vous avez trouvé ces cailloux dans la livraison et avez fait celui qui ne voit là que des choses insignifiantes... Seulement, nous m'avez donné les cent guinées... ça ne m'a pas encore ouvert l'œil... Vous m'avez dit : « J'ai un de mes amis que ces pier-

res, sans valeur aucune, intéressent beaucoup. Rapportez-m'en donc le plus possible. » Moi, bonne bête, j'ai coupé dans le pont, et pour vous faire plaisir, j'ai... livré deux hommes de plus... vous me croyez stupide, vous avez tort... Quand vous avez vu les dix paniers de cailloux, pesant bien à eux tous un millier de pounds, votre œil a brillé... qu'on aurait dit une lueur d'enfer qui en jaillissait... et vous m'avez donné cinq cents livres.

— N'était-ce pas un salaire suffisant?

— Pour des misérables cailloux... sans valeur... parbleu! C'était un cadeau impérial... J'ai pris votre argent, je l'ai bu, je l'ai joué... tout y a passé...

« Mais la déche est bonne conseillère... et une réflexion étrange m'a passé par la tête... Si c'était ces cailloux que vous me payiez si cher... qu'était-ce que c'était que cette pierre-raille? Dans la cale du *Black-Star* (l'Étoile noire) qui est notre bateau... j'ai cherché et trouvé quelques morceaux qui avaient roulé

de-ci, de-là... et je les ai ramassés... »

Cornerthal était devenu livide; il commençait à comprendre.

« Et, avec ça dans ma poche, je suis allé trouver un Juif du port... et je lui ai demandé carrément ce que ça valait. Il a regardé d'abord avec indifférence, et puis, comme le vôtre, son œil s'est enflammé... avant de répondre catégoriquement, il a tergiversé, questionné. D'où cela venait-il? Moi, j'ai fait le niais... J'avais trouvé ça par terre, et simplement, parce que j'ai du flair, j'avais eu l'idée que c'était peut-être un morceau de minerai... de cuivre?... Il ne dit rien. D'argent? Il ne broncha pas! Alors, je l'ai pris par la cravate et l'ai secoué d'importance... et à demi étranglé, il m'a dit : « C'est de l'or! » Je l'ai lâché, il s'est affalé par terre et j'ai décampé... je savais pourquoi ce chien de Cornerthal lâchait si facilement des guinées... et maintenant, on va causer, pas vrai! »

(A suivre.)

JULES LERMINA.

LES JOYAUX CÉLÈBRES

Le Cullinan et le Koh-I-Nor au Sacre de George V



On pourrait écrire un très curieux volume sur les « couronnes » des rois et des reines d'Angleterre.

Car, dans la Grande-Bretagne, il n'en va pas de même qu'en d'autres royaumes ou d'autres empires, où chaque souverain se glorifie de porter la couronne antique de ses plus lointains prédécesseurs. Ainsi, les empereurs d'Occident ou chefs du Saint-Empire romain, qu'ils fussent Carlovingiens ou de la maison de Germanie, ou de celle de Franconie, ou de celle de Saxe, ou de celle de Souabe, ou de celle de Habsbourg, se glorifiaient de porter la couronne de Charlemagne. Et ils se croyaient plus augustes d'avoir sur leur front le cercle de fer du grand et génial fondateur des peuples modernes.

En Angleterre, chaque roi, et même chaque reine, tient à posséder sa propre couronne, ou du moins à faire modifier à son usage l'une des couronnes portées par ses prédécesseurs.

Ainsi, pour ceindre le front de George V, la couronne d'Édouard VII a subi de grandes modifications. En effet, on y a inséré le *Cullinan*, le plus gros diamant connu, qui fut offert par les colons de l'Afrique australe au souverain de l'empire britannique, dont ils sont les sujets.

Là, le *Cullinan* était voisin d'un énorme rubis qui orna la couronne de plusieurs rois d'Angleterre. Il fut offert, durant la guerre de Cent Ans, par le souverain de la Castille, Pierre le Cruel, au fameux Prince Noir, qui était venu le soutenir contre son frère Henri de Transtamare, qui était son compétiteur et le protégé de la France. Près de cinquante ans plus tard, à la bataille d'Azincourt, en 1413, le roi d'Angleterre Henri V portait, enchaîné sur son casque de bataille, le diamant castillan. Ce rubis, qui venait des rois maures, lesquels l'avaient eux-mêmes apporté de l'Inde, a brillé, vieux de quinze cents ans ou plus peut-être, au front de George V, dont l'empire dépasse vingt fois en étendue celui de son prédécesseur Henri V.

Le roi actuel avait fait insérer aussi sur sa couronne beaucoup de brillants et de perles provenant du trésor de la reine Élisabeth. Cette souveraine acrut dans des proportions considérables les bijoux de la Couronne d'Angleterre.

Plus d'une fois, des lords anglais emprun-

tèrent de l'argent à Élisabeth, qui ne dédaignait pas de pratiquer l'usure. Ces lords lui donnèrent en gage des pierres précieuses. Comme, pour la plupart, ils ne purent rendre à la reine l'argent emprunté, celle-ci conserva définitivement les bijoux, parfois inestimables.

Lorsqu'elle eut fait enfermer Marie Stuart en prison, elle lui acheta, pour un tiers de sa valeur, le magnifique collier de perles que cette jeune reine avait reçu comme présent de son mari, le roi de France, François II.

« J'ai eu tort de payer ce collier, disait plus tard Élisabeth. Je l'aurais eu pour rien, en même temps que la tête de cette rivale. »

Mais ce riche joyau ne devait pas rester la propriété de la couronne d'Angleterre. Perdu pendant 300 ans, il vint d'être retrouvé dans le Nord de l'Ecosse.

Récemment une jeune cycliste en tournée avisa un brocanteur pour remplacer la chaîne de son lorgnon qu'elle venait de briser. Le brave homme cherche dans son maigre butin et découvre un vieux collier de perles noires montés sur une chaîne fine; tout en maugréant, la jeune femme l'acquiert pour la somme de 15 francs.

Rentrée chez elle, la voyageuse examine ces perles qui lui paraissent fort belles et va trouver, le lendemain, un antiquaire qui lui en donne 150,000 francs comptant. C'était le collier de Marie Stuart, qui vint d'être vendu aux enchères et acheté 400,000 francs.

La reine Mary, qui fut couronnée en même temps que son époux, le roi George V, portait une couronne qui différait tout à fait de celle de la précédente reine, Alexandra, veuve d'Édouard VII. Cette couronne était composée de brillants, insérés de telle sorte que la monture n'était pas visible : ce fut une débauche de pierres précieuses. Parmi elles, brillait le « Koh-I-Nor », ce qui signifie *montagne de lumière*. Ce diamant merveilleux fut offert par les Hindous à la reine Victoria. Ce diamant est propice ou funeste, selon qu'il est porté par une reine ou un roi. Des maharajahs ont été ensorcelés par lui; la reine Mary ne verra dans le « Koh-I-Nor » qu'un porte-veine.

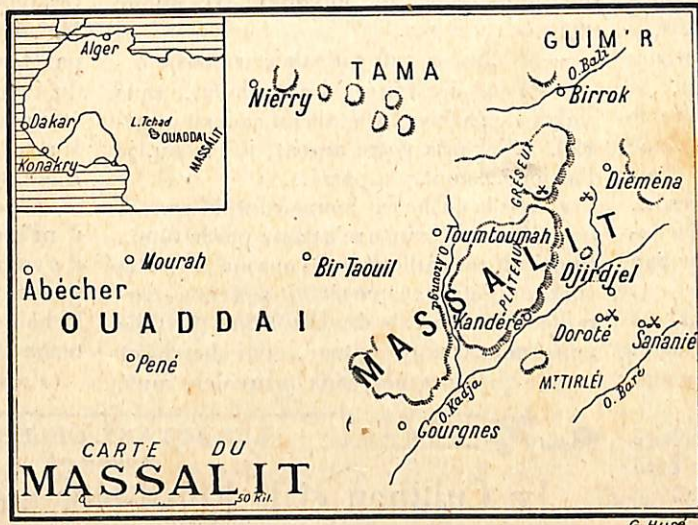
ROBERT DUNIER.

Société
de
Géographie de Paris

La Carte du Mois

LA RÉGION DU MASSALIT

Ce document vient à son heure. Le Massalit est cette région située entre le Ouadaï français et le Darfour anglais où furent tués tour à tour le capitaine Fiegenschuh et le colonel Moll et où nos



troupes continuèrent une besogne silencieuse de police à grande étendue.

On vient enfin d'en recevoir les premières cartes dressées par le capitaine Arnaud et ses camarades. Elles ne sont pas encore publiées. Nous en donnons une première réduction. Les Anglais réclament ces pays comme dépendant du Darfour. Nos troupes y ont versé trop de sang et nous y ont acquis trop de droits pour qu'ils ne restent pas acquis à la France.

A. T.

Aux Pays des Timbres

LE MUSÉUM DE LA MER

Le 29 mars 1910, a été inauguré à Monaco, le Muséum océanographique créé par le prince Albert 1^{er}, destiné à abriter les principaux spécimens récoltés, soit par lui-même, au cours des principales mers que ; et ces campagnes de vingt-cinq années comme si c'était à son d avoir donné à l'Ofloffe et un palais, le frir à Paris même, sur la montagne Sainte-Geneviève, un Institut d'enseignement où seront commentées et expliquées les découvertes journallement élaborées dans les laboratoires maritimes de Monaco. Le *Journal des Voyages*, qui a d'ailleurs parlé de cet institut au moment de son inauguration le 23 janvier 1911, tenait à signaler à ses lecteurs le timbre commémoratif émis à cette occasion.



TOUJOURS POUR L'INDÉPENDANCE !

Pour fêter le centenaire de son indépendance, le Chili a fait comme les autres Républiques, elle a émis seize timbres, allant de 1 centavo au 10 pesos : tous les dessins sont différents, scèterre et sur mer, grands patriotes, etc. en noir et chaque leur différente. C'est vraiment une série très artistique.



DÉSIRÉ LACROIX.

Société
de
Géographie Commerciale

LES GRANDS PORTS OTTOMANS

M. Khanzadian, ingénieur et administrateur de la marine ottomane, qui a fait toutes ses études en France et qui a été élève de l'École Polytechnique, a donné un aperçu très précis de l'état et des avantages des divers ports de l'Empire ottoman, mais auparavant il a tenu à remercier la France, sa seconde patrie, et à lui donner un témoignage public de sa reconnaissance, car il lui doit tout.

Il s'est constamment efforcé de faire connaître notre pays à ses compatriotes. C'est ainsi qu'il a créé une école française d'agriculture à Magnésie, et une école d'hydrographie à Constantinople, écoles qui ont brillamment réussi. M. Khanzadian s'efforcera toujours de continuer sa propagande en faveur de nos idées, car son plus vif désir est de voir l'influence française grandir encore en Orient.

Le conférencier passe ensuite en revue les grands ports ottomans : Smyrne, Alexandrette, Tripoli de Syrie, Beyrouth, Rhodes, etc. ; il en fait l'historique, montrant pour chacun d'eux, par des statistiques clairement établies, la part respective qu'y a prise le commerce de chacune des nations. Cette conférence était accompagnée de fort jolies projections qui la complétaient utilement et agréablement.

LE CHEMIN DE FER DE BAGDAD

M. André Chéradame, dont on connaît en même temps que le talent de parole, la haute compétence dans toutes les questions qui touchent à l'Orient, a tracé un remarquable tableau de l'histoire du chemin de fer de Bagdad, qui a mis aux prises, dans l'Asie antérieure, les intérêts de plusieurs nations européennes, et entre autres de la France.

Il a rappelé dans quelles conditions cette ligne a été entreprise par l'Allemagne et il a montré, avec une remarquable précision, comment nous avons laissé échapper les occasions de prendre dans cette entreprise la place qui nous revenait.

M. Chéradame s'était donné la tâche, dès le jour où la question s'était posée, d'éclairer l'opinion publique sur l'intérêt que la France avait à construire cette ligne, mais il ne fut pas entendu, malgré l'appui de M. Etienne qui, avec sa clairvoyance habituelle, avait saisi de suite toute l'importance du problème. Cela se passait en 1899. Aujourd'hui, la question a été résolue sans nous et, par conséquent contre nous, au plus grand détriment de notre influence en Orient.

G. R.

LE TRANSINDOCHINOIS
M. le capitaine Baudesson, du 2^e régiment de cuirassiers, a fait, le 28 avril, un intéressant exposé des reconnaissances auxquelles il a pris part depuis plusieurs années en Indochine pour préparer le tracé d'une grande voie ferrée devant relier, à travers toute la colonie, la Chine au Siam. Ce projet rentre dans le plan d'ensemble conçu par M. Doumer.

Pour pénétrer l'Annam, trois secteurs ont été entrepris. Celui du Nord, qui réunit Hanoi à Vinh, sera le point de départ d'une transversale sur le Laos. Le secteur central de Quang-Tri à Tourane, a rendu les approvisionnements possibles pour une région très peuplée que l'insuffisance des communications exposait à la famine quand la récolte avait été mauvaise. Le secteur Sud, de Nha-Trang à Saigon, permettra l'accès du sanatorium du Langbian.

Le tracé du tronçon principal étant déterminé, il fallait faire choix des transversales devant conduire dans le Laos français.

On avait d'abord étudié une ligne qui devait rejoindre Tourane à Savannakhet, par le col d'Ai-Lao, mais l'insalubrité de la région fit abandonner ce projet.

On choisit alors Vinh comme point de départ et l'on envoya deux missions, celle du capitaine Dan-chaud vers Luang-Prabang par le Tranning et celle du capitaine Billès, vers le bief navigable du Mékong, dans la région riche et peuplée du Pak-hin-houn. Le premier conclut à la possibilité d'établir une voie ferrée, le second crut trouver un col d'accès plus facile, mais ses prévisions ne furent pas justifiées.

Au Cambodge, en vue d'assurer les communications entre les provinces cédées par le Siam et les anciennes, il sera créé une ligne de Pnom-Penh à Battambang.

Quand la voie siamoise sera reliée à la voie indochinoise, les relations seront assurées par rail entre les trois grands pays producteurs de riz qui sont dans l'ordre d'importance pour le monde entier : Birmanie, Indochine et Siam.

Les difficultés et les dangers ne manquèrent pas au cours des missions dont fit partie le capitaine Baudesson. Un jour un conducteur des ponts et chaussées fut réduit en bouillie par un éléphant sauvage, une autre fois des tigres enlevèrent quatorze coolies. Les Mois blessèrent de leurs flèches empoisonnées des miliciens de l'escorte. La fièvre des bois, enfin, fit de grands ravages.

G. R.

Le Directeur-Gérant : PAUL CHARPENTIER.

Sceaux. — Imprimerie Charaire.